

Comment s'est formée la Patrie belge  
 Au XXX<sup>e</sup> Congrès eucharistique international  
 « Esto perpetua »  
 Les « Cahiers » de Barrès  
 Le printemps à Paris  
 Un écrivain de chez nous  
 Les Filles de l'Eglise au Béguinage de Bruges  
 Le dernier visage de la chimère  
 New-York

Léon Van der Essen  
 Giovanni Hoyois  
 Hilaire Belloc  
 Jean Valschaerts  
 Jean Maxence  
 Mgr Louis Picard  
 Rodolphe Hoornaert  
 Etienne de la Vallée-Poussin  
 Vicomte Ch. du Bus de Warnaffe

Les idées et les faits : Chronique des idées : Les missionnaires de Scheut et leurs fondateurs, Mgr J. Schyrgens. I

◆ Le « Memorandum sur l'organisation d'un régime d'Union fédérale européenne », remis par les représentants de la France accrédités auprès des vingt-sept gouvernements des Etats européens membres de la Société des nations (toute l'Europe sauf la Russie et la Turquie), marquera-t-il un de ces « tournants de l'histoire » dont parlait Godefroid Kurth?

D'après de récentes statistiques, la dernière guerre aurait coûté, en frais de guerre, 20,400 milliards de francs! 13 millions de tonnes (registres) de navires furent coulées d'une valeur de 136 milliards. Les destructions d'immeubles se montèrent à 408 milliards. Treize millions d'hommes furent tués ou portés disparus. 13 millions de civils, 20 millions de soldats, 3 millions de personnes moururent des suites de la guerre.

Une Europe qui vient de payer un pareil tribut à l'esprit de division et à la folie militariste serait-elle devenue un terrain propice pour les idées de solidarité et de fédération? Fallait-il ce bain de sang et cet amas de ruines pour comprendre que « la nécessité d'établir un régime permanent de solidarité conventionnelle pour l'organisation rationnelle de l'Europe résulte en effet des conditions mêmes de la sécurité et de bien-être des peuples que leur situation géographique appelle à partager, dans cette partie du monde, une solidarité de fait »? Le Memorandum ajoute que « le manque de cohésion dans le groupement des forces matérielles et morales de l'Europe » est le principal obstacle aux « premières entreprises d'une organisation universelle de la paix », c'est-à-dire d'autant plus que la guerre a créé plus de 20,000 kilomètres de barrières douanières nouvelles.

Qui donc, parmi les vingt-sept Etats consultés, a plus d'intérêt que la Belgique à voir s'organiser une Europe où les peuples connaîtraient enfin la sécurité et où les échanges économiques seraient plus faciles? Nation laborieuse obligée de vivre de son travail, la Belgique sera la première à profiter de tout progrès des idées d'union européenne et de fédération économique.

Mais il ne faut pas se bercer de chimères! Le Memorandum est d'un vague qui laisse bien sceptique. L'unité géographique européenne pourrait bien n'être qu'un mot. Quant aux « affinités ethniques et à la communauté de civilisation » des Etats européens, on a quelque peine à donner un sens un peu précis à ces belles formules. L'Europe connut l'unité et la communauté de la civilisation chrétienne malgré les diversités ethniques. Depuis la fin de la Chrétienté, depuis que les nationalismes sont allés s'exaltant et s'exaspérant, la civilisation occidentale vit surtout d'acquiescement et de... souvenirs, et les diversités ethniques n'ont fait que s'opposer toujours davantage n'étant plus contenues par un principe supérieur d'union. Le Memorandum du gouvernement français a beau parler de « l'attente des peuples et des aspirations de la conscience européenne », seuls ceux qui vivent dans les nuées prétendent qu'il y a là autre chose que des mots. En démocratie politique, le verbe est roi.

La conscience européenne! On peut sans crainte défier qui que ce soit de définir le terme. En admettant même que la Russie et la Turquie soient asiatiques, comment croire que les vingt-sept Etats européens aient une conscience commune, puissent acquiescer une conscience commune, en considérant l'Angleterre et l'Italie, la France et l'Allemagne, la Baltique et la Méditerranée, en se disant qu'il n'y a plus de principe religieux commun et que de cette perte de l'unité dogmatique est résulté — devait fatalement résulter — des divergences morales qui ont été et qui iront s'accroissant?...?

Et pourtant le Memorandum affirme que « l'heure n'a jamais été plus propice ni plus pressante pour l'inauguration d'un : ce verbe constructif en Europe. Le règlement des principaux problèmes, matériels et moraux, consécutifs à la dernière guerre aura bientôt libéré l'Europe nouvelle de ce qui grevait le plus lourdement sa psychologie, autant que son économie. Elle apparaît, dès maintenant, disponible pour un effort positif et qui répond à un ordre nouveau. Heure décisive, où l'Europe attentive peut disposer elle-même de son propre destin ».

Est-ce là autre chose que de la littérature, sinon de la logomachie? Oui, le problème des réparations est théoriquement réglé par la création de la Banque des règlements internationaux et par l'évacuation

de la Rhénanie. Mais tous les efforts du Reich, et des puissances qui le soutiennent ouvertement ou sous main, vont porter sur la limitation des paiements allemands. Et entre-temps l'Allemagne républicaine envoie une escadre croiser en Méditerranée et dépense davantage pour la petite armée que lui a reconnu le Traité de Versailles que ne dépensait l'Allemagne impériale pour l'armée qui envahit la Belgique!

Le Memorandum affirme à très bon droit « la subordination générale du problème économique au problème politique ». Bravo! Voilà un Politique d'abord qui fait bonne justice du primat de l'économique. Mais si la réalisation progressive de l'idéal d'un « marché commun pour l'élévation au maximum du niveau de bien-être humain sur l'ensemble des territoires de la communauté européenne » — avec tous les sacrifices que comportera la poursuite de cet idéal (sacrifices de protection nationale douanière au profit de la collectivité européenne) — dépend d'une union politique européenne, on peut prédire à coup sûr qu'il se passera pas mal de temps encore avant que des progrès notables soient faits dans la voie d'une « politique douanière vraiment libérale »! Un exemple péremptoire de « la conscience européenne » et de « l'attente des peuples » est fourni par la façon dont la Belgique a été traitée depuis douze ans par la France, cette France auteur du Memorandum que nous commentons aujourd'hui. Nous avions couvert la mobilisation française et sauvé la civilisation contre la barbarie, aussi nous fit-on les plus beaux serments. Et depuis 1918... le protectionnisme français n'a cessé de nous harceler et de nous nuire. Occasion unique pourtant de pratiquer, avec la reconnaissance, la solidarité européenne tant prônée!

Aussi faut-il rester bien sceptique et s'organiser comme si demain encore, et après-demain, l'égoïsme national prévaldrait en Europe. Mussolini nous paraît autrement réaliste que tous ces rêveurs en vase clos qui parlent « européen » et célèbrent « paneuropa ». La Paix n'est assurée qu'aux forts, disait hier encore le maréchal Lyautey et « il faut manifester la force pour en éviter l'emploi ». Si la France devait continuer sa politique pacifiste d'avant-guerre, les mêmes causes produiraient les mêmes effets, l'Allemagne et l'Italie ne mangeraient pas de tirer profit d'une faiblesse aussi affichée. Toujours le gouffre appellera le torrent.

Oserons-nous le confesser? Le discours du Duce à Florence ne nous a pas fait cet effet terrifiant qu'il semble avoir eu sur beaucoup. La politique française d'après-guerre nous paraît devoir susciter fatalement de pareilles ripostes. L'Allemagne depuis douze ans agit comme le Duce parle, et on l'a laissé faire... Mais quand Mussolini proclame : « les paroles sont une très belle chose, mais les fusils, les mitrailleuses, les navires, les canons sont des choses encore plus belles. Car le droit, s'il n'est pas accompagné par la force est un vain mot, et Machiavel disait : « Les prophètes désarmés périssent », on s'indigne et cela le lendemain du jour où les Etats-Unis viennent d'imposer à l'Angleterre la parité navale uniquement parce qu'ils sont les plus forts!... Oh hypocrisie!... Et faut-il que les idéalistes et les illuminés perdent le sens des réalités pour s'indigner de la sorte au simple énoncé de ce qui est.

Le langage tenu par le dictateur italien est bien moins dangereux pour l'Union fédérale européenne rêvée, que la faiblesse de la France devant l'Allemagne et la faiblesse de l'Europe devant la Russie bolcheviste. C'est très bien de parler d'Union européenne, de Fédération européenne, de Conscience européenne, de Civilisation européenne, mais est-ce servir l'Europe que d'aider une Allemagne prussifiée à se relever alors qu'on ne cesse de combattre la renaissance italienne? Au Reich on pardonne et on concède tout, à l'Italie on ne pardonne pas d'avoir vigoureusement tourné le dos aux Immortels Principes et d'avoir immolé sur l'autel de la patrie le libéralisme et la démocratie politique. Pourtant si le catholicisme est vrai, ce catholicisme qui fit l'Europe, une Fédération européenne ne sera possible que dans le sens catholique. Or l'Allemagne est dans le courant anti-catholique et l'Italie vient de se remettre, et avec quelle énergie, dans le courant catholique. Alors?... Alors il est permis de penser que la France ne pourrait mieux servir la communauté européenne qu'en évitant tout conflit avec l'Italie et en s'appliquant à empêcher le Reich de recommencer demain, ce qu'il faillit perpétrer hier.



# Comment s'est formée la Patrie belge <sup>(1)</sup>

Il n'existe pas de lois en histoire. Affirmer leur existence serait nier le libre arbitre et faire ce qu'on appelle du déterminisme historique. Il n'en est pas moins vrai que dans l'histoire des nations et des peuples on découvre des groupes de faits qui se représentent toujours avec une certaine régularité, dans les mêmes circonstances, et dont les conditions géographiques, de milieu, d'autres facteurs encore expliquent ce que j'appellerai le « retour rythmique ».

Dans notre histoire nationale, lorsqu'on la considère dans son ensemble, on peut découvrir d'une part un ensemble de forces de dissociation, de dislocation, d'autre part un ensemble de tendances unificatrices, qui se combattent et dont la lutte semble avoir rendu impossible pendant tout le cours de nos annales la création de ce qu'on est convenue d'appeler une nation et la naissance d'un Etat bien organisé, distinct de ses voisins. Au début de notre histoire, les forces de dissociation semblent l'emporter.

Tout d'abord, aucune unité ethnique ni linguistique. Aux peuplades celtiques, mélangées d'éléments ligures — ces peuples néolithiques de petite taille que l'on trouve installés dans nos régions avant l'arrivée des Celtes, les « grands hommes blancs et blonds » venus du nord-est de l'Europe —, et qui ont donné naissance à nos populations wallonnes, viennent s'ajouter, au V<sup>e</sup> et au VI<sup>e</sup> siècle, des éléments germaniques, Francs Saliens, Francs Ripuaires, Frisons ou Saxons — ces derniers en Flandre maritime —, qui sont les ancêtres de nos populations flamandes. Dès ce moment existe en Belgique ce dualisme ethnique et linguistique qui restera toujours une des caractéristiques de notre histoire et qui semble devoir empêcher sur notre sol la naissance d'une nation, dans le sens où un certain nombre de savants, disciples de Gobineau, la comprennent : une nation formée par la communauté de sang, de race, de langue.

A cette absence d'unité ethnique et linguistique s'ajoute, vers le milieu du IX<sup>e</sup> siècle, le morcellement politique.

Le célèbre traité de Verdun de 843, terminant les guerres civiles où se jettent des petits-fils de Charlemagne et consacrant l'effondrement et la dislocation du grand Empire carolingien, établit dans nos régions une barrière à la fois naturelle et politique : l'Escaut. Les terres situées à l'ouest de ce fleuve et qui vont devenir le comté de Flandre, sont données aux souverains de France, tandis que les terres comprises entre l'Escaut et le Rhin, deviennent la possession des rois de Germanie : la Lotharingie — nom donné à ces régions — devient une province-frontière de l'Empire dès 925.

La Flandre, fief français ; la Lotharingie, fief impérial, c'est, s'ajoutant à la barrière ethnique et linguistique qui court de l'est à l'ouest, une barrière d'ordre politique qui va du nord au sud. C'est ce qui a fait dire à certains historiens, non sans quelque exagération, que, jusqu'à l'époque des ducs de Bourgogne (XV<sup>e</sup> siècle) la Belgique est à la fois « un morceau de France et un morceau d'Allemagne ».

Et à peine le traité de Verdun a-t-il créé ce morcellement politique que, à la fin du IX<sup>e</sup> et au début du X<sup>e</sup> siècle, le régime féodal vient encore aggraver la situation. Ce régime, qui n'est pas, on le sait, un phénomène purement belge puisqu'on le trouve dans toute l'Europe occidentale, met fin à l'autorité d'un seul monarque, comme à l'époque de Charlemagne, et substitue à un pouvoir central tout le pouvoir d'une infinité de petits princes qui, dans leurs comtés et dans leurs duchés respectifs, vont se donner les allures de la plus complète indépendance. Si le titre de roi et d'empereur existe encore, celui qui le détient ne parviendra plus, pendant des siècles, à en faire sentir la puissance. Il ne sera, vis-à-vis de ses vassaux, qu'un maître éloigné, dont on subit la suprématie avec impatience et qu'on regardera tout au plus comme un *primus inter pares*, comme le premier d'entre ses égaux.

Si le comté de Flandre forme un tout homogène, la Lotharingie se morcelle assez vite en une certaine quantité de comtés et de duchés, dont les chefs essaient de se libérer de l'emprise de leurs suzerains et prendront, lorsqu'ils seront assez forts, le titre de prince de leur terre « après Dieu », ce qui signifie, qu'ils se considèrent eux-mêmes comme n'ayant au-dessus d'eux aucun maître.

Ce régime de morcellement a donné naissance aux duchés de Limbourg, de Luxembourg et de Brabant, aux comtés de Hainaut,

de Namur et de Flandre, aux principautés ecclésiastiques de Liège, de Cambrai et d'Utrecht, terres et noms qui annoncent les provinces belges de plus tard.

Ce n'est pas tout. Chacune de ces petites principautés forme une espèce de petit Etat indépendant, qui est souvent en lutte avec ses voisins. Flandre et Brabant ne s'entendent guère ; Namur et Luxembourg seront souvent en lutte ; Hainaut et Flandre connaîtront des dynasties rivales, Liège et Brabant auront toujours des intérêts opposés. Il semble que jamais, de cette mosaïque aux morceaux si divers, ne pourra sortir le tableau d'une Belgique unie et digne de s'appeler un Etat.

Et voici qu'au XII<sup>e</sup> siècle, dans ces petits Etats aux frontières encore mal définies, on voit surgir de nouvelles agglomérations, les villes ou les communes. Créées par des populations énergiques qui se livrent à l'exercice du commerce et de l'industrie, isolées à l'abri de leur enceinte, ces villes forceront bientôt les princes sur le territoire desquels elles se sont créées de leur accorder des franchises, des privilèges, des concessions de toutes sortes. Franchises qui diminueront l'autorité que le prince exerçait sur ces terres, concessions qui aboutiront à une autonomie plus ou moins grande.

Comme le seigneur ou prince féodal — comte ou duc ou marquis — s'efforce d'échapper à l'autorité de son suzerain royal ou impérial, ces villes tendront à réduire au minimum leurs obligations vis-à-vis de leur seigneur. Elles constitueront bientôt une espèce d'Etat dans l'Etat.

Comment une Belgique unie pourra-t-elle jamais naître de cet ensemble de régions ainsi divisées et affaiblies ? C'est le triomphe du particularisme, du droit local sur le droit national, du privilège sur l'autorité centrale, de l'esprit d'indépendance sur l'esprit de soumission. Les bourgeois des villes sont « xénophobes » : l'habitant d'une autre ville est considéré comme un *étranger*, toutes sortes d'entraves limitent son action.

Pendant, à côté de ces éléments de dissociation et de dislocation, des forces d'unification existent et font, dans une certaine mesure, sentir leur influence.

Les voici, dans l'ordre chronologique de leur apparition.

C'est d'abord l'action de l'Eglise, non pas action consciente ou systématique en faveur de la fusion des éléments si disparates de notre vie politique, mais action résultant des institutions ecclésiastiques elles-mêmes, des cadres de l'Eglise considérée comme société humaine. Les diocèses qui ont été créés dans notre pays à la suite de la conversion de notre peuple au Christianisme ne tiennent pas compte, quant à leurs limites, des diversités ethniques ou linguistiques. La frontière des langues n'existe point pour eux. Populations au parler roman et populations au parler thiois s'y coudoient et y participent à la même vie religieuse. La plupart des centres diocésains, fait digne de remarque, se trouvent en pays de langue romane : Arras, Cambrai, Tournai, trois cités épiscopales sur cinq, sont situées au sud de la frontière linguistique et c'est là, aux grandes fêtes et pendant certaines périodes de l'année liturgique, que les Flamands du nord passeront, à l'ombre des grandes églises où réside leur pasteur, un certain nombre de jours et même de semaines en contact intime avec les Wallons du pays.

Voyez, par exemple, la grande procession de Tournai, créée au XI<sup>e</sup> siècle pour conjurer la peste qui ravageait la ville. Toujours les gens de Bruges et de Gand y envoient un contingent important de leurs bourgeois et même au XIV<sup>e</sup> siècle, lorsque les luttes civiles déchirent les villes de Flandre, que le sang des patriciens et des gens de métier, leurs ennemis, coule, le magistrat de ces deux centres flamands ne laisse jamais de rester fidèle à la coutume et d'envoyer à la procession tournaise le contingent traditionnel.

S'ajoutent à cela les monastères, distribuant la civilisation, l'instruction, les bienfaits spirituels et matériels à la fois aux Wallons et aux Flamands. Certes, ceux qui le dirigent savent le plus souvent parler les deux langues, mais c'est le même esprit qui rayonne d'eux, les mêmes formules qu'on enseigne, les mêmes traditions qu'on plante des deux côtés de la frontière linguistique. Conséquence du caractère universel de l'Eglise et de ses institutions, depuis que saint Paul enseigna que le christianisme s'adressait à tous les peuples sans distinction de races.

A cette première force d'unification s'ajoute bientôt une autre, plus efficace peut-être dans son action, parce que d'ordre plus matériel : la force économique.

(1) Conférence donnée à *Patria*, pour les membres de l'Action catholique wallonne, le 9 mai 1930.



A voir les rapports de dépendance politique qui liaient respectivement Flandre et Lotharinge, on peut s'imaginer que cette dernière région devait être nécessairement attirée dans l'orbite économique de l'Allemagne, que c'est vers le pays de son suzerain qu'était orientée son activité commerciale. Il n'en fut rien, cependant.

Pendant une grande partie du moyen âge, au moins jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle, l'Allemagne est un pays économiquement très arriéré. De vastes forêts, dont le défrichement n'a commencé que bien tard, la couvrent; les marais y occupent une grande étendue; de grandes régions sablonneuses devront être fertilisées par le travail opiniâtre d'émigrants venus de Flandre et de Brabant et dont l'équipée est appelée par la vieille chanson flamande :

*Naar Oostland willen wi varen  
Naar Oostland wille wi mée...*

D'autre part, à l'ouest de l'Escaut, s'était développée dès l'époque gallo-romaine une industrie florissante et, avec la renaissance du commerce international au XI<sup>e</sup> siècle, une activité bourdonnante qui fit de ces régions un centre économique des plus riches. C'est de ce côté que s'orienta la Lotharingie : la barrière politique de l'Escaut ne peut empêcher les échanges de se faire et de s'intensifier entre l'est et l'ouest de la Belgique. La construction de la grande voie commerciale qui, par terre, va relier au XII<sup>e</sup> siècle le port fluvial de Cologne au port de Bruges accentuera encore, par le transit et l'exportation vers l'Angleterre, cette solidarité économique entre les deux régions séparées par le traité de Verdun.

De ces mêmes conditions économiques, un autre mouvement va naître qui rapprochera singulièrement, dans le domaine des intérêts matériels, des populations que les rivalités de la politique princière, les différences de mentalité, de culture et de langue tendaient à tenir éloignées l'une de l'autre.

Dans les villes riches et commerçantes des « Pays d'embas » (Niederlanden) grouille au XIV<sup>e</sup> siècle un prolétariat nombreux, qui est tenu par la haute bourgeoisie, enrichie par le trafic et l'industrie drapière, dans une dépendance politique et économique complète. Ce prolétariat rongé son frein. Et voici que la victoire des Éperons d'or (1302), qui a montré ce que les masses populaires peuvent faire du moment qu'elles s'unissent et qu'elles s'organisent, a jeté à travers toutes nos régions les semences de la révolte. Au moment où les communiens victorieux chassent des hôtels de ville de Flandre les riches bourgeois qui y détenaient les sièges des échevins et installent à leur place des gens du « commun », des ouvriers ou des petits bourgeois; le mouvement démocratique se déclenche avec une rare violence dans le pays de Liège, où le prince-évêque et les nobles doivent bientôt, par la paix de Fexhe-le-haut-Clocher, jeter les bases des libertés liégeoises. Le Brabant suit en 1305; si, ici, le mouvement est brisé par l'énergie du duc soutenu par les patriciens, cinquante ans ne s'écouleront point avant que la *Joyeuse Entrée* ne vienne définitivement consacrer les libertés populaires.

Entre les métiers de Flandre, de Brabant et de Liège s'établissent ainsi des liens de solidarité qui nous font penser à une espèce d'*Internationale ouvrière* en miniature, à tendance essentiellement pacifiste et dont les intérêts matériels renforcent l'entente réciproque. Nous nous expliquons. Ce « pacifisme » des ouvriers du XIV<sup>e</sup> siècle consiste à exiger des princes que désormais ceux-ci abandonneront ces guerres féodales, ces expéditions militaires sanglantes qui forment un obstacle à l'efflorescence du commerce et de l'industrie, qui ne sont point entreprises pour la défense du pays, mais guidées par une politique d'aventures et où l'intérêt purement familial des dynasties locales joue souvent un grand rôle. Les ouvriers des trois grandes régions de Belgique exigeront que désormais l'on s'en remette de plus en plus aux décisions de comités d'arbitrage, qui seront créés un peu partout, qu'on abaisse les barrières économiques dressées à l'entrée des principautés, qu'on en vienne à la création d'une monnaie commune, ayant cours dans plusieurs principautés à la fois, que le prince s'occupe de la sécurité des routes, qu'il réprime les brigandages des barons pillards, qu'il fasse naître la paix nécessaire « aux peuples qui soutenir ne se peuvent sans marchandise ».

Sous la poussée de ce mouvement, des traités d'union défensive et de préservation économique sont conclus entre princes et principautés jusque-là ennemies ou souvent en lutte. En 1328, c'est un accord entre le Brabant, le Hainaut et la Hollande pour des questions relatives à des conflits de frontière; en 1337, les provinces de Flandre et de Brabant s'entendent « pour prévenir débats, discordes et périlleuses guerres » et pour créer une commission mixte qui examinera « les torts, griefs et molestations réciproques ».

En 1339, sous la dictature de Jacques Van Artevelde, c'est le

célèbre traité d'alliance entre la Flandre et le Brabant, stipulant la liberté commerciale et l'aide réciproque en cas d'attaque, la création d'une monnaie commune et d'une commission d'arbitrage pour tous les différends qui pourraient surgir. Quelques mois plus tard, le Hainaut adhère à cette alliance. En 1347, un traité analogue est conclu entre le Brabant et Liège.

On le voit, la barrière élevée par le traité de Verdun en 843 s'effrite sous les coups que lui porte ce puissant mouvement de solidarité créé par les villes et imposé aux provinces.

\* \* \*

Nous voici arrivé au XV<sup>e</sup> siècle. C'est alors que vient s'ajouter aux forces d'union que nous avons signalées une autre, dont l'importance a été trop souvent oubliée ou négligée par ceux qui ont traité de notre histoire nationale. Nous voulons parler de la force d'union *spirituelle* ou *intellectuelle* qui rayonne de l'Université de Louvain, créée en 1425 par Jean IV de Brabant.

Le duc, en établissant dans ses États le *Studium Generale* de Louvain, voulait retenir dans leur pays les jeunes gens qui, jusque là, étaient obligés de se rendre soit à l'Université de Cologne, soit à l'Université de Paris, pour entreprendre des études supérieures. La nouvelle université brabançonne avait donc, dès le début, un but essentiellement national : désormais les étudiants ne subiraient plus l'influence de l'étranger, du moins de l'ambiance étrangère, car parmi les premiers professeurs de Louvain il se trouve encore des docteurs de Cologne et de Paris. Vivant désormais côte à côte à Louvain, étudiants de langue thioise et étudiants de langue romane allaient apprendre à mieux se connaître, à s'estimer et à contracter ces amitiés « pour la vie » que donnent les études universitaires faites en commun. L'irritante « question des langues », encore inexistante à ce moment, ne pouvait venir troubler les rapports entre les membres de la famille universitaire. Un même enseignement, donné en latin, devait créer une communauté intellectuelle; une organisation estudiantine spéciale rapprochait dans les mêmes groupements flamands et wallons.

Louvain connaissait, en effet, comme la plupart des universités médiévales, l'organisation des *Nations*. Ces nations, au nombre de quatre, groupaient respectivement : la *nation de France*, les étudiants natis du royaume de France, ceux de Cambrai, de Liège et du pays de Looz; la *nation de Flandre*, des étudiants du comté de Flandre, des comtés de Hainaut et de Namur et de la Seigneurie de Malines; la *nation de Hollande*, les étudiants des comtés de Hollande, de Zélande, ceux de Frise et d'Utrecht, les Anglais et les Scandinaves; la *nation de Brabant*, les étudiants des duchés de Brabant, de Limbourg, de Luxembourg et d'Artois. On le voit, ces *nations*, véritables groupements administratifs, dont le chef siègeait au Conseil de l'université, étaient faites pour rapprocher ceux que le morcellement féodal et les traditions particularistes auraient autrement tenus éloignés les uns des autres.

A peine l'Université de Louvain eût-elle commencé à fonctionner qu'apparaît dans notre histoire le *prince* que Juste Lipse a appelé, au XVII<sup>e</sup> siècle, le *conditor Belgii*, le fondateur de la Belgique : le duc de Bourgogne Philippe le Bon.

Déjà comte de Flandre, comme successeur de son grand-père Philippe le Hardi, qui avait épousé Marguerite de Maele, la dernière des Dampierre, Philippe, par le simple jeu des lois successorales, par diplomatie, par simple achat ou par violence, réussit, vers 1445, à grouper sous son sceptre toutes nos anciennes principautés, les principautés ecclésiastiques naturellement exceptées.

Au lieu de plusieurs ducs et comtes, il n'y en a plus qu'un; ou plutôt, pour le dire plus exactement, le même personnage sera duc et comte dans toutes nos anciennes provinces à la fois. Il n'y aura désormais plus, dans les Pays-Bas, qu'un seul prince, en lieu et place des nombreux dynastes locaux du moyen âge.

Est-ce à dire que Philippe le Bon et ses successeurs pouvaient s'appeler « prince des Pays-Bas », qu'il y avait dès lors une Belgique avec organisation unitaire, telle que nous la connaissons aujourd'hui? En aucune façon. Pour nous rendre compte de la situation constitutionnelle de Philippe le Bon et de ses successeurs, comparons le début d'un document officiel belge d'aujourd'hui et celui d'un document officiel du XV<sup>e</sup> siècle.

De nos jours, un arrêté royal commence ainsi : « Albert, *roi des Belges*, à tous présents et à venir, salut! » Un acte de Philippe le Bon débute ainsi : « Philippe, par la grâce de Dieu duc de Bourgogne, de Lotharinge, de Brabant, de Limbourg et de Luxembourg, comte de Flandre, d'Artois, de Bourgogne, de Hainaut, de Hollande, de Zélande et de Namur, marquis du St-Empire, seigneur de Frise, de Malines et de Saluis, à tous ceux qui ces présentes verront, salut! »

Qu'est-ce à dire? Le roi des Belges actuel est maître et souverain *au même titre* dans toutes les provinces : partout on le reconnaît



au titre de roi de l'ensemble, de la Belgique comme telle. Par contre, Philippe le Bon commande ici au titre de duc de Brabant, là au titre de comte de Flandre, ailleurs encore au titre de comte de Hainaut, et ainsi de suite. Chaque comté, chaque duché garde son autonomie, mais tous ont, par hasard, le même prince. C'est donc le régime de l'*union personnelle* : c'est la personne du prince, et rien d'autre, qui unit ces différents territoires.

Le particularisme du moyen âge continue donc à exister, mais tempéré par le fait qu'il n'y a partout le même souverain. Ce particularisme, Philippe le Bon et ses successeurs, jusqu'à la Révolution française, ont essayé de le combattre par une politique de centralisation qui, énergique mais prudente sous les Bourguignons et sous Charles-Quint, se fera tracassière et sanglante sous Philippe II, pour devenir oppressive, et poussée à l'extrême sous Joseph II.

Pour combattre le particularisme médiéval, Philippe le Bon crée des institutions centrales, qui sont les mêmes pour les gens de tous les duchés et comtés, qui formeront une espèce de superstructure au-dessus des diversités provinciales et locales : une sorte de premier ministre, le chancelier de Bourgogne; le Conseil ducal, composé de légistes, d'hommes de loi imbus des principes unificateurs du droit romain, ennemis des privilèges et des franchises : le Grand Conseil de Bourgogne, s'occupant des affaires politiques de toutes les provinces dans leur ensemble. Et enfin les États Généraux.

En convoquant régulièrement par devant lui les représentants du clergé, de la noblesse et des villes — les trois classes ou *standen* de la société — le prince leur demande avant tout de voter les subsides dont il a besoin : les États Généraux sont surtout une « machine à voter les impôts » et n'ont rien des assemblées politiques qui s'appellent maintenant la Chambre et le Sénat. Mais, dans l'esprit de leur créateur, ces États Généraux, où les représentants de toutes les provinces se retrouvaient régulièrement en présence du souverain, devaient servir aussi à donner aux habitants des Pays-Bas conscience de leurs intérêts communs, à engendrer, à côté et au-dessus du patriotisme local, l'idée de patrie, à créer entre gens de différents comtés et duchés cette *communauté morale* sans laquelle une nation et un État sont impossibles. Philippe le Bon y réussit dans une certaine mesure, à voir l'emploi du mot *Bourguignons*, par lequel les gens de chez nous prennent l'habitude de désigner la patrie commune, et du mot *Bourguignons* qu'ils utilisent pour désigner indistinctement Flamands, Brabançons, Hennuyers et autres.

Cependant, si le sentiment de communauté morale semble avoir pris naissance à l'époque des ducs de Bourgogne, il n'a pas trouvé encore sa formule dans le domaine politique. Le particularisme farouche des divers comtés et duchés continue à se perpétuer dans les institutions provinciales et locales.

C'est Charles-Quint (1515-1555) qui va essayer de donner à l'idée de patrie commune une forme politique tangible. A la réunion des États Généraux tenue à Malines en 1535, l'Empereur fait faire aux députés des provinces une proposition toute nouvelle : la création d'une union défensive entre toutes les provinces des Pays-Bas.

L'orateur du gouvernement fit observer qu'étant donnée la concentration des troupes françaises en Champagne et en Picardie, il faut des mesures de précaution. Il importe de mettre les frontières en état de défense et d'être constamment prêt à recevoir l'ennemi : la paix est à ce prix. « Il faut surtout, disait-il, que vous vous teniez unis et qu'au besoin vous vous prêtiez un mutuel appui. » L'orateur engagea vivement les États à s'unir, à se secourir mutuellement « comme loyaux sujets et voisins l'un de l'autre, étant sous l'obéissance d'un seul prince ».

Pour réaliser cette union, l'Empereur recommandait la création d'une armée permanente, et par conséquent, la création d'un impôt permanent destiné à entretenir cette armée.

Or, par un pareil moyen — l'impôt consenti une fois pour toutes — François Ier avait réussi, en France, à se passer désormais des États Généraux. Ceux de chez nous virent donc un piège dans le projet et dans la proposition de l'Empereur. Les députés des États de Flandre firent tout échouer en faisant remarquer, avec leur franchise et leur brutalité coutumières, « qu'ils n'entendaient pas être traités à la mode de France ».

L'union tant désirée par Charles-Quint ne se fit donc pas : chaque province gardait sa liberté d'action et se réservait la possibilité de rester impassible si une autre province était attaquée. Ce fut encore le triomphe du particularisme médiéval. Cette union que Charles-Quint ne put obtenir, les provinces allaient la conclure vingt ans après son règne, par l'expulsion des Espagnols.

Sous la conduite de Guillaume le Taciturne, prince d'Orange, la noblesse belge, outrée de se voir éloignée de la direction des affaires dès le début du règne de Philippe II, essaie de maintenir, contre

l'absolutisme espagnol, les traditions et les institutions bourguignonnes. Mais elle ne sait maintenir la lutte sur le terrain politique : la participation des Calvinistes fait bientôt de cette révolte une guerre de religion. Le prince d'Orange s'efforce cependant de constituer un front unique contre le roi et son système autocratique, en provoquant la conclusion d'une « paix de religion » — sorte d'*union sacrée* avant la lettre — destinée à garder catholiques et non-catholiques unis dans la lutte contre l'Espagne. Les États Généraux jouent alors un rôle de première importance. C'est pendant cette lutte qu'apparaît pour la première fois un terme jusque là inconnu dans notre histoire. Le prince d'Orange et les États Généraux parlent constamment de « la généralité », du « bien de la généralité », du « salut de la généralité ». Cette généralité désigne la patrie, la patrie commune, l'union, le groupement de toutes les provinces. Cette fois, le sentiment de la patrie commune est né et on voit circuler des médailles représentant deux mains qui se serrent dans une forte étreinte, avec l'inscription : *Viribus unis*. Cette devise latine, c'est notre devise nationale de 1830 : *L'Union fait la force*.

C'est dans les souffrances de la lutte contre le despotisme espagnol que naît ce sentiment de communauté morale et politique, cette union des provinces qui fut le rêve de Charles-Quint.

Hélas! il semble que la fatalité s'acharne sur nous. A peine née, cette union va se disloquer. En 1579, les provinces wallonnes, dégoûtées des excès des Calvinistes, dont l'action devient de plus en plus anti-religieuse, et outrées de la politique démagogique du prince d'Orange, qui s'appuie de plus en plus sur les masses fanatisées, rompent l'accord de « la généralité ». Plaçant leur amour de la foi catholique au-dessus de leur sentiment anti-espagnol, elles concluent l'*Union d'Arras*, qui remet les provinces du sud de la Belgique de nouveau sous l'obéissance de Philippe II. A l'*Union d'Arras*, le Taciturne répond par l'*Union d'Utrecht*, groupant, avec les provinces flamandes de Belgique, tout le nord des dix-sept provinces des Pays-Bas. Mais bientôt les victoires militaires du gouverneur général Alexandre Farnèse, rendent à l'autorité royale la plupart des villes de Flandre. En 1585, Farnèse s'empare d'Anvers, après un siège mémorable. Cette fois, la séparation entre le nord et le sud est consommée. Désormais il existe une Belgique et une Hollande séparées. Les deux pays n'auront plus, comme ce fut le cas jusqu'en 1585, une histoire en grande partie commune. La Belgique, qui s'appelle maintenant les *Pays-Bas catholiques* — par opposition aux Pays-Bas du nord devenus calvinistes — formera désormais une entité à part.

De plus, le nord, calviniste et devenu indépendant du roi d'Espagne, commencera de suite la lutte contre le sud catholique, encore soumis à Philippe II. Le soir de l'entrée triomphale d'Alexandre Farnèse à Anvers (1585), la flotte des Provinces-Unies commence le blocus des bouches de l'Escaut. C'est le début de cette politique de strangulation économique qui conduira au traité de Munster et à celui de la Barrière.

Livrée désormais à son sort, la Belgique se soumet docilement aux ordres de Madrid. Elle se replie pour ainsi dire sur elle-même. Quatre-vingts années de lutte semblent l'avoir épuisée. Le XVII<sup>e</sup> siècle sera pour elle une époque de malheurs : elle devient le champ de bataille de l'Europe, où Habsbourg et Bourbons, la France de Louis XIII et de Louis XIV et l'Espagne en décadence se disputeront la suprématie. Les armées des belligérants passent et repassent sans cesse sur son territoire, semant la dévastation et la ruine du commerce, de l'industrie, et jusqu'à celle de la vie intellectuelle.

Le souvenir de « la généralité », un instant comprise et réalisée et défendue avec énergie, s'efface : on retombe dans le particularisme d'autrefois : la vie locale et provinciale reprend le dessus sur la vie nationale. C'est de cette époque que datent les germes de cet esprit de clocher, de cette incapacité de comprendre l'importance des intérêts généraux du pays, qui passera comme un lourd héritage sur tant de générations successives de Belges et qui n'est pas encore mort aujourd'hui.

La période autrichienne (1713-1789) semblait destinée à tirer le pays de cette dangereuse léthargie. Charles VI, Marie-Thérèse et Joseph II — surtout les deux derniers — sont des souverains intelligents et énergiques, qui placent, certes, leurs intérêts de famille au-dessus des intérêts de notre pays, mais qui ont cependant développé des efforts considérables pour rendre aux Pays-Bas méridionaux leur ancienne richesse et leur ancienne splendeur. L'œuvre économique de ces souverains est là pour le prouver.

Malheureusement, partisans de la théorie du *despotisme éclairé*, qui s'empare de l'esprit des souverains du XVIII<sup>e</sup> siècle, partisans aussi des nouvelles théories des Encyclopédistes français, qui veulent construire, une société purement laïque où l'Etat et la Religion



sont divorcés, les souverains de la maison d'Autriche heurtent trop directement l'attachement du pays à ses anciens privilèges et son esprit encore profondément catholique.

La politique bien intentionnée mais brutale dans sa rigueur mathématique qui fut celle de Joseph II, qui voulait adapter les faits aux formules qu'il avait lui-même conçues, provoqua, en 1789, la révolution des Pays-Bas autrichiens. Lorsque, après la victoire remportée à Tunhout par le général Van der Meersch, les Autrichiens, se furent repliés sur le Luxembourg, les États des Pays-Bas, sous l'impulsion de Vonck et VanderNoot, se réunirent pour décider du statut politique qu'ils donneraient à la Belgique devenue libre.

C'est alors que naît la *République des Provinces belgiques unies*, dont la constitution fédérale fut calquée sur l'organisation de la République des États-Unis d'Amérique qui venait de se créer quelques années auparavant. Si la forme donnée à cette république belge de 1790 trahit manifestement des influences étrangères, le fond même du régime politique de nos provinces est traditionnel. C'est le maintien de l'autonomie de chaque province, combinée avec l'union défensive de toutes. Le projet de Charles-Quint dont nous avons parlé plus haut se réalisait une seconde fois.

Hélas! cette expérience politique dura à peine un an. Elle fut suivie, en 1792, d'une courte restauration autrichienne.

La même année, les troupes de la république française envahirent subitement notre pays. La victoire de Jemappes fut suivie en 1793 de la victoire de Fleurus et depuis lors les Belges subissent la domination française : Convention, Directoire, Consulat et Empire.

La période de la domination française fut, pour l'histoire de nos institutions et pour la forme politique de notre communauté nationale, d'une importance capitale. Comme l'a écrit H. Pirenne dans son dernier volume de *L'Histoire de Belgique* (t. VI, p. 95), c'est durant « l'année 1796, qu'au milieu de la stupeur des unes et de la résistance passive des autres, la Belgique moderne s'est constituée. Ce qui a été détruit ne devait pas être réédifié et presque tout ce qui a été construit subsiste encore de nos jours. Le passé contre lequel s'essayait depuis le règne de Marie-Thérèse, l'esprit des temps nouveaux, a disparu sans retour. Liée à la France, la Belgique a conservé l'empreinte qu'elle en a reçue ».

En effet, le régime français a mis fin à cette autonomie des provinces qui remontait aux duchés et comtés du moyen âge. Au régime de la simple union personnelle, la France a substitué le régime de l'unité territoriale et du pouvoir central maître au même titre dans toute l'étendue du pays. C'est pendant cette période, qui va de 1793 à 1814, que la tradition séculaire du particularisme provincial a fini par disparaître, pendant que l'introduction du Code Napoléon, « code unique de lois simples », vint confirmer la suppression des anciennes franchises, coutumes et privilèges, dont la Révolution avait proclamé le caractère suranné et désormais inutile. Le moule, dans lequel restera coulée la forme politique de la patrie belge, est imposé pour l'avenir.

En effet, l'union de la Belgique avec la Hollande, que les diplomates du Congrès de Vienne imposèrent en 1814 aux deux pays, n'y changea rien. Tout au plus le patriotisme belge, qui avait pris conscience de lui-même pendant l'occupation française, ne fit-il que se renforcer pendant la période de l'union avec la Hollande. La conclusion finale, le terme de la longue évolution que nous avons essayé de décrire dans les pages qui précèdent, vint avec le Congrès national de 1830.

Les chefs de la Révolution belge, ceux qui jorèrent un rôle important dans le Gouvernement provisoire et dans les actes subséquents qui conduisirent à l'établissement de notre statut politique interne et externe, ce furent des hommes jeunes, qui avaient été assis sur les bancs de l'école pendant le régime français, qui avaient subi l'influence de ses idées, qui n'en avaient retenu que les formes rationnelles ou les aspects agréables.

Ces jeunes hommes n'avaient plus connu l'ancien régime, les vieilles institutions qui remontaient aux ducs de Bourgogne et à Charles-Quint, et dont les hommes d'âge mûr ne parlaient qu'avec respect. Ces derniers avaient encore dit aux Alliés, après la débâcle de l'empire napoléonien : « Notre ancienne Constitution a été le garant le plus sûr de la félicité dont nous avons joui. Établie sur des fondements solides et libéraux, elle s'est conciliée l'admiration des grands hommes et des peuples et a eu la gloire de servir de modèle et de base même à celle des Anglais ».

Tel n'était pas l'avis de la génération de 1830. En 1814, le comte de Robiano constatait déjà le fait avec tristesse : « Il n'est point étonnant que quelques jeunes gens, et même quelques hommes de trente ou quarante ans, n'apprécient pas assez une chose qu'ils connaissent à peine confusément par des écrits et qu'ils ont entendu calomnier et blâmer sans cesse (sous le régime français) ».

Aussi, ces « jeunes », les hommes qui guidèrent les travaux du Congrès national de 1830, s'attachèrent-ils à copier la forme unitaire et centralisatrice de l'État moderne, que la domination française avait introduite et réalisée chez nous dès 1796. La Belgique de 1830 ne ressemblait plus du tout à la Belgique de l'Ancien Régime. Une chose cependant se rattachait au passé, une institution continuait, dans le nouvel édifice, à plonger ses racines très loin : l'*autonomie communale*, véritable caractéristique de notre édifice constitutionnel national et dont la présence nous rappelle toujours l'époque des fières communes de l'époque médiévale.

LÉON VAN DER ESSEN,  
Professeur à l'Université de Louvain,  
Membre de la Commission Royale d'Histoire

## Au XXX<sup>e</sup> Congrès Eucharistique International

Le Congrès de Carthage n'aura ressemblé à aucun autre. Grandiose, certes, il le fut, mais ce grandiose est d'une qualité toute différente de celle qui fit la magnificence des précédentes assises eucharistiques sur la surface du globe.

Les autres fois, l'Église universelle était venue s'assembler auprès d'un vif foyer de vie catholique. Successivement, elle passa ainsi la revue des nations, vieilles ou jeunes, où brille le catholicisme au XX<sup>e</sup> siècle. Des terres comme la France et la Belgique, où cette merveilleuse série prit origine, elle passa aux peuples qui viennent à peine de se retourner vers la foi : la Hollande, avec le Congrès d'Amsterdam; les États-Unis, avec celui de Chicago; l'Australie, avec Sydney.

A Carthage, revirement brusque. Ici, l'Église ne contemple plus ses richesses. Elle se remémore ce qu'elle a perdu. Elle envisage ce que l'avenir pourrait lui rendre. Elle ne possède rien, ou presque. Et voilà d'où vient la profonde originalité de ce Congrès. Il a siégé parmi les morts.

\* \* \*

S'il est un lieu au monde où l'on foule vraiment la poussière des morts, c'est certainement cette campagne de Carthage. C'est trop d'écrouler ce qui est une ruine. C'est trop de parler d'amas d'écroulés. La face même de l'antique cité s'est effacée du sol d'où elle domina la Méditerranée. Il en reste à peine assez de traces pour donner quelque base aux conjectures des archéologues. Rien ne figure mieux la destruction des empires et la fragilité des puissances.

Ici, au cours de vingt-cinq siècles, des cités se succédèrent sur le même emplacement. Elles furent toutes condamnées, l'une après l'autre. Chaque fois, des palais nouveaux se sont érigés sur les vestiges de la ville écrasée. Et ces palais, ces basiliques, ces immenses quartiers populaires s'effondrèrent à leur tour. Ils sont au ras du sol, ils sont plus bas que le sol, car le sol s'est refermé sur eux, reprenant l'aspect d'une terre vague où l'homme n'aurait pas encore porté son industrie. C'est l'*humiliation*, au sens le plus complet, au sens le plus littéral du terme. C'est la *désolation* à l'endroit même où fourmillèrent les vivants. Tout est retourné en poussière.

Tel est le point qui fut élu entre tous pour être, cette année, le siège de l'assemblée la plus universelle que connaisse l'Église d'aujourd'hui.

C'était une gageure. Cette gageure fut tenue. — mais l'objet même d'un pareil choix fait échapper le Congrès de Carthage à toute comparaison. Et ceux-là se trompent totalement, qui basent ici leur jugement sur des statistiques de foules. A cet égard, Carthage demeure sans doute le plus petit des Congrès eucharistiques. Il y eut 25,000 participants inscrits. Au regard de Chicago, de Sydney, d'Amsterdam, de Rome, c'est dérisoire. De ce nombre, 11,000 environ sont venus d'outre mer. En cela, Carthage relève le



ton, car sa situation centrale dans la Méditerranée a rendu cette assemblée plus nettement internationale, peut-être, que quelques-uns des Congrès antérieurs. Indépendamment de l'élément français, arrivé en majorité écrasante — plus de 7.000 — les autres participations s'équilibrèrent à peu près. Italiens, Espagnols, Polonais, Tchécoslovaques, Américains, ont débarqué à Carthage tour à tour par quelques centaines. Les Belges ont affirmé une fois de plus ce fait, souvent contesté chez nous par ceux-là même qui ne sortent guère du pays, qu'ils sont de bons voyageurs et surtout d'excellents pèlerins. Leurs effectifs au Congrès — environ 300 — les ont mis proportionnellement à la tête des délégations étrangères, et il faut ajouter que l'esprit de piété présida à toute leur randonnée, qui passa par Ars, par Paray-le-Monial, par Fourvières, avant de repasser par la Grande-Chartreuse.

Ce qui étonna beaucoup de monde, c'est le nombre restreint des Italiens. On avait fait prévoir à Carthage une inondation italienne, et le chiffre relatif des colons établis devait leur assurer d'ailleurs sur les Français eux-mêmes une supériorité du triple au simple. L'effort de propagande que l'on escomptait ne s'est pas produit, et la sourde revendication qui trouble à l'heure actuelle le ciel méditerranéen n'a rien pu trouver au Congrès de Carthage pour l'illustrer et la soutenir.

Bref, Carthage fut un Congrès très réellement international. Mais cela ne lui enlève pas un cachet très spécifiquement français. Français, il ne le fut pas seulement par la prépondérance numérique du pèlerin de France. Il l'a été, de la façon la plus significative, par l'adhésion ouverte du gouvernement. D'innombrables épisodes, des aspects frappants du Congrès attestent ce patronage. La réception du cardinal-légit par le Résident, les honneurs militaires rendus aux autorités religieuses pendant toute la durée du Congrès, l'établissement par les soins de l'armée de ces pittoresques campements sur les plateaux de Carthage, qui abritèrent des milliers de prêtres et de séminaristes, la présence même du Résident, un non-catholique, à la messe solennelle du jour de clôture, tout cela témoigne à quel point le gouvernement français a apprécié le rayonnement que pouvait avoir, en Tunisie surtout, le Congrès de Carthage. Cette marque nouvelle de rapprochement entre l'État et l'Église a comblé de joie, faut-il le dire, plus encore les Français de France que ceux de Tunis.

Une autre caractéristique du Congrès, pénible celle-là, fut l'abstention complète du monde arabe. Il y eut bien certaines adhésions officielles que celle du gouvernement de Paris devait entraîner assez naturellement, comme celle du Bey, qui accepta la présidence du comité d'honneur aux côtés du Résident et de l'archevêque de Carthage. Du côté du peuple, rien. Guère de curiosité même à l'endroit de cet événement unique pour la Tunisie. Les Arabes n'ont pas bougé de la médina de Tunis au jour de la manifestation de clôture. Si l'on se remémore le rêve grandiose du cardinal Lavignerie, si l'on regarde à Carthage même, ces marques indéniables d'un objectif d'apostolat que sont encore ses religieux habillés à l'arabe, portant chéchia et burnous : les pères blancs, si l'on considère cette cathédrale aussi mauresque que possible, on ne peut se défendre d'une impression douloureuse. Tout l'effort d'évangélisation a glissé sur l'Islam sans l'atteindre, et si le musulman de Tunis ne montre pas de fanatisme, il ne se manifeste pas davantage pénétrable à l'influence spirituelle du Christianisme avec lequel il voisine. Ce qu'il adopte, de l'apport des colons d'Europe, ce sont les progrès techniques, les modes, les façons extérieures ou matérielles de vivre. Ce n'est pas l'âme chrétienne que tant de Français ont pour tant apportée sur les côtes du Maghreb.

Durant les jours du Congrès, certains éléments musulmans ont même manifesté une franche hostilité contre cette intrusion des « fils de saint Louis ». Il existe à Tunis un parti Jeune-tunisien analogue aux Jeunes-Turcs ou aux Jeunes-Egyptiens, qui spéculent sur la foi musulmane, tout en l'ayant personnellement reniée, pour fomenter le nationalisme. C'est l'élément le plus actif d'un

peuple par ailleurs assez apathique. Il a réagi avec verve contre les milieux beylicaux qui s'étaient montrés si accommodants envers le Congrès.

Au Congrès même, l'idée de l'évangélisation directe auprès des musulmans fut d'ailleurs effacée avec un soin sensible. On n'eût pas pu agir avec plus de discrétion et de délicatesse envers ces Arabes qui, sans venir au Congrès, l'ont observé de très près à travers la presse de Tunis. Pour parler librement de l'Islam, il faut rester en France. Ce Congrès eucharistique ne fut donc pas une assemblée d'action catholique : il a adoré, il ne « militait point ».

La présence partout affirmée de la France officielle, l'absence partout confirmée de l'Islam, voilà des traits à retenir du Congrès de Carthage.

\* \* \*

Indépendamment de sa puissance de propagande qui se trouva de la sorte stimulée d'une part et par ailleurs limitée, le Congrès fut une source incomparable d'émotions.

Certes, il y fallut quelque imagination. Chaque épisode du Congrès ne pouvait prendre sa signification plénière qu'à la clarté d'une page d'histoire. Pour comprendre en quel lieu on se trouvait, il était bon de s'imprégner même de cette littérature fantaisiste mais indestructible qui prit Carthage pour théâtre de ses récits. Virgile et le désespoir de Didon, qui s'étrangla sur le bûcher au sommet de la colline de Byrsa, centre de la vieille Carthage qui porte aujourd'hui la primatiale; Flaubert avec Salammbô, le banquet tragique des mercenaires et la révolte contre Carthage décadente de ceux que la cité avait pris à sa solde, il était bon d'avoir cela en tête pour apprécier les quelques amas de pierres que l'on montre comme les vestiges de la Carthage punique. Il fallait surtout relire la littérature, véridique celle-là, qui exalte la seconde Carthage, la cité romaine et chrétienne. Les actes des martyres saintes Perpétue et Félicité, qui subirent leur admirable passion en cet amphithéâtre où plusieurs fois s'est assemblé le Congrès; les exhortations de saint Cyprien, l'évêque de Carthage, dont on chanta un fragment à la messe de clôture, parmi les ruines de la basilique qui lui fut dédiée dès les premiers temps; les œuvres de Tertullien, son *Apologétique* écrite ici et son défi fameux au monde païen; les « Confessions » de saint Augustin, et surtout ce chapitre insigne où il raconte comment le jeune rhéteur qu'il était quitta clandestinement Carthage pour faire à Rome meilleure fortune, abandonnant sa mère en pleurs, dans cette nuit tragique, à l'église même de saint Cyprien, tout cela était nécessaire à la bonne compréhension du Congrès. Il fallait aussi relire Joinville et les autres chroniqueurs de saint Louis, car Carthage est le lieu saint qui vit, sur la même colline célèbre, « devant le chaste », le pieux roi mourir en croisé; c'est là qu'il dicta à son fils ce testament qui est la charte des devoirs de tout gouvernement et que, regardant Tunis qu'il eût tant voulu gagner à la foi du Christ, il expira dans un acte d'adoration eucharistique.

Il fallait se pénétrer de tout cela pour comprendre Carthage et la valeur de ce site comme siège de la plus grandiose affirmation catholique que la terre d'Afrique ait vue dans les temps modernes. C'était, en somme, un assez gros effort.

A ceux qui n'ont pu animer de la sorte le cadre historique, le Congrès de Carthage a pu paraître modeste. Après le demi-million d'assistants de certaines réunions de Chicago, les quelques milliers de Carthage furent évidemment maigres. Et j'en sais qui, rentrant de cette procession à travers les champs d'orge bordés de cactus, où l'on apercevait de-ci de-là de noirs campements de nomades avec leurs dromadaires, remontant dans les senteurs de menthe les pentes de Byrsa, où ils foulaient cependant la poussière de cent générations de morts et de plusieurs empires ensevelis, ont comparé cette promenade à un tour des rogations. Après un coup d'œil tout à fait superficiel, il y avait peut-être dans cette boutade quelque chose de vrai.

\* \* \*



Mais comment, néanmoins, sans même sentir peser ici la formidable charge de l'histoire, ne point voir ce qui ne peut échapper à la plus mobile attention? Carthage, certes, n'est plus le centre de la Méditerranée, et le promontoire fameux ne porte plus en ses flancs la vie et la mort de plusieurs peuples. Mais Carthage, c'est encore la tête de l'Afrique. Avec la pensée de Lavignerie, qui trouva ici sa forme la plus expressive, avec ce séminaire des Pères Blancs où tant de nationalités se rencontrent, Carthage demeure très réellement le point de départ de l'évangélisation d'un continent. Il se peut que le Maghreb et l'impénétrable Islam se dérobent longtemps à cette étroite de charité. Peu importe, car elle portera plus loin; cette pression sainte dépassera ces Djebel dont nous voyons ici les premières montagnes, elle franchira le Sahara pour gagner, tout au loin, les peuplades noires. La grâce du Christ, sans aucun doute, installera quelque part à demeure l'Eglise qui jamais ne put se confiner. Le grand continent brûlant appelle des croisades d'effet plus durable que celles des chevaliers de jadis. Ceux qui portent la croix sur les lèvres et dans le cœur sont de meilleurs apôtres que ceux qui la gravaient sur leur épée.

Voilà la pensée finale et maîtresse du Congrès. Nous l'avons éprouvée à chaque instant. L'irrépressible besoin que ressent l'Eglise du Christ de renouer en Afrique la tradition interrompue depuis dix siècles, cet apostolat qui sans cesse renouvelle sa jeunesse, se sont exprimées mieux encore, peut-être, par le cadre des cérémonies que par les discours des assemblées. Nul n'oubliera cette merveille de fraîcheur et cette tendre assurance de résurrection que fut, à l'amphithéâtre, l'offrande des palmes par des milliers d'enfants vêtus de blanc à la croix rouge. La cérémonie de nuit, à la lueur des torchères, en ce même palais des splendeurs païennes, fut plus poignante encore, parce qu'elle était plus martiale. Le discours de Louis Bertrand, la meilleure synthèse d'une littérature qui évoqua pour les foules l'ancienne Afrique chrétienne et prépara en Europe une atmosphère de propagande, demeurera aussi l'un des points saillants du Congrès.

Et tout cela, ces souvenirs d'un énorme passé, ces visions d'un présent plein d'inquiétude mais vibrant d'énergie, donnèrent tout leur sens à la bénédiction qui, pour terminer ces assises qui furent un empagement en terre infidèle, imprima à nouveau du haut de l'église qui se glorifie d'exercer la principauté sur l'Afrique entière, le signe de rédemption sur un continent qui ne peut échapper au Christ.

Carthage, le 15 mai 1930.

GIOVANNI HOYOIS.

## “ Esto Perpetua ”<sup>(1)</sup>

Dans leurs longues marches militaires, dans les marches de leurs manœuvres et de leurs guerres, le long de leurs routes qui sont droites et angustes (et mélancoliques le soir, quand on est las), les Français cherchent un lieu de réunion et de repos. Vers ce point tout le corps converge, là enfin il sera permis de s'étendre pour la nuit, à l'abri, et dans la joie de dormir. Une ville est devant eux, et c'est elle leur but. Elle apparaît, toute petite, avec ses clochers, au-dessus d'un horizon de plaines; et tout en marchant, ils chantent la joie de la halte, ou bien pendant de longs intervalles, ils restent silencieux et avancent lourdement, courbés sous le sac, — car ils ont horreur de la parade. Souvent ils n'atteignent pas leur but; alors ils bivouaquent en plein air, allument de grands feux, cinq par compagnie ou davantage, et dorment mécontents à la belle étoile. Ces marches vers le but à atteindre, ces efforts et ces déceptions, sont un symbole de leur histoire, car ils n'ont cessé d'aller,

les armes à la main, à la recherche d'une Europe qui dure. Ici en Afrique, il faut qu'ils continuent leur marche vers ce but, comme ils la continuent dans leur pays, cette marche vers la ville qu'ils voient toujours devant eux, sans pouvoir en approcher assez pour saluer le poste de garde, et franchir enfin l'enceinte. C'est à eux qu'il appartient de rétablir l'Empire dans cette province d'Afrique. Peut-être ici non plus ne réussiront-ils pas complètement; mais s'ils échouent, l'Europe échouera avec eux, et ce sera un signe que notre tradition a fini son temps.

Ils ont fait ce que devaient faire des Latins. Ils ont commencé par se tracer un plan, puis ils ont organisé, puis bâti, puis labouré, et le profit est venu en dernier lieu. On sent l'influence de l'idée présente partout dans la marque qu'ils ont imprimée en Afrique. Leur excessive régularité, où l'on sent la volonté, enveloppe pour ainsi dire, la province entière; leur génie inflexible et pourtant alerte, alerte et pourtant monotone, se révèle de tous côtés, dans les routes semblables, dans les ponts semblables, ponts de pierre soigneusement construits, voire même ornés, dans les casernes semblables et les murailles à meurtrières semblables.

Il y a sur les Hauts Plateaux un point de vue qui, bien qu'exceptionnel, n'en est pas moins typique. C'est sur la plaine salée, à la porte du désert, juste avant la descente. Le sol plat et stérile s'étale blanc et rouge, d'un éclat aveuglant: l'homme n'en peut rien tirer, ou fort peu de chose. Quelques aventuriers, comme leurs confrères des Montagnes Rocheuses, ont essayé d'enclore une parcelle ou deux de terrain, mais tout le paysage est brûlé et mort. A travers cette désolation, nette comme un geste de commandement, directe comme un jet de javelot, la voie ferrée s'avance et pointe droit vers le Sahara, comme si le Sahara n'était pas une barrière mais un but. Les montagnes isolées, de forme bizarre, sur lesquelles les chèvres mêmes ne peuvent pas vivre, semblent contempler la ligne droite ainsi tracée à leur pied: ces montagnes et la voie ferrée forment un contraste saisissant. Nulle part la volonté de l'homme ne porte un défi plus catégorique à la terre maussade qui se refuse.

Il y a un autre effort des Français, peut-être plus intéressant pour l'homme du nord, que leurs admirables routes, leurs chemins de fer ou leurs lignes télégraphiques tendues sur les plaines de sable: c'est leur reboisement.

Faute de documents probants, il est impossible de dire si, depuis l'occupation romaine, le régime des pluies a changé. Il est certain que les Romains surent tirer tout le parti possible des eaux dont ils disposaient, et qu'ils construisirent de grands barrages pour empêcher les cours d'eau de se perdre; mais il est certain aussi que là où s'élevaient leurs villes, il serait impossible à de semblables agglomérations de vivre aujourd'hui. Il y a des gens qui croient qu'une mer intérieure formée d'une mince nappe d'eau et partant de la Petite Syrie, s'étendait jadis au sud de l'Atlas. D'autres sont d'avis que les lits desséchés du Sahara étaient, il y a peu de temps encore, pleins d'eaux vives, et que les tombeaux et les inscriptions que l'on retrouve aujourd'hui, à demi enfouis dans le sable de certains endroits déserts, prouvent l'existence d'un grand lac sur les bords duquel une province entière a pu cultiver et vivre. Ces deux hypothèses sont douteuses, pour la raison qu'aucune bonne légende n'en conserve le souvenir. Des changements bien moins importants ont laissé derrière eux des cycles entiers de ballades et de récits. Le Sahara a été le Sahara depuis qu'il y a eu des hommes pour en parler ou le chanter. De plus, les Romains se sont certainement avancés, comme les Français l'ont fait depuis, jusqu'à certaines limites au delà desquelles il ne serait d'aucun profit de risquer des armées. Ils ont trouvé une barrière au sud. Ils pouvaient endurer l'été de Biskra, mais non pas celui de Touggourt: leurs postes établis à la lisière du désert étaient à l'extrême limite possible, comme le sont aujourd'hui les garnisons européennes.

Sur un point pourtant, l'idée d'un changement est justifiée; c'est que les bois n'existent plus. Là, l'Islam s'est manifesté tout entier: son ignorance des conséquences, son absolutisme et son insuffisance, son impuissance à s'adapter au temps, son origine arabe, tout cela apparaît dans la destruction des arbres. Si les pluies sont aussi abondantes que jamais, il ne reste rien pour les retenir, car les racines des arbres font défaut; et s'il est vrai que les arbres en été ont la propriété d'attirer la pluie, cet avantage aussi est perdu. Il existe de nombreux lits de torrents, ce que l'on appelle des *secchias*, dans le sol poudreux des plateaux, mais on ne trouve pas trace de ponts à l'endroit où les routes

(1) Voir la Revue des 11 et 18 avril, 2 et 9 mai 1930.



romaines les traversaient : ils sont récents. Ce sont les brusques averses des montagnes qui, en déterminant des crues subites, les ont creusés. Peut-être pourtant du temps des Romains y avait-il là des rivières au cours calme et régulier, et peut-être sur leurs rives, là où ne se trouvent aujourd'hui que de tristes étendues de terre nue, les légionnaires virent-ils des pâturages. En tout cas, les arbres ont disparu.

Dans les massifs élevés, tels que l'Aurès et le Djurjura, sur le flanc des montagnes où les Berbères demeurent inconquis, et où la fonte des neiges entretient une humidité abondante, il reste encore des forêts. Ce sont généralement des forêts de grands cèdres, aussi sombres que les bois de pins des Vosges, ou les nobles avenues de châtaigniers sous lesquels on descend des Alpes en Italie. Mais ces forêts sont rares et isolées, comme les tribus qui les habitent et les dialectes qu'on y parle. On peut camper sous les épais feuillages à moins d'une étape de Batna, et ensuite faire plusieurs jours de marche vers le nord ou vers l'est avant de retrouver les bois, et leur bonne odeur et leur tapis d'aiguilles tombées, parmi les hauteurs où vous attendez l'accueil de la Méditerranée.

A cette disparition des arbres, les Français s'efforcent, avec persévérance, d'apporter un remède. Leur principal obstacle est dans la religion du pays, qui élève une barrière contre toute influence venue d'Europe.

Il y a quelques années, l'administration avait fait planter un petit bois; on l'avait entouré d'un mur, et les plants avaient été choisis avec le plus grand soin, payés un bon prix et plantés par des hommes compétents. De plus, on avait dressé un poteau en ce lieu désert (cela se passait de l'autre côté de l'Atlas), avec un avis portant qu'un bois avait été planté en cet endroit et que personne ne devait y toucher sous les peines les plus terribles. Les Français, comme c'est la louable coutume des républicains, donnaient la raison qu'ils avaient d'agir de la sorte, faisant valoir que les arbres ont tel et tel effet sur le climat. — Le tout en termes très clairs et imprimé en arabe.

Mais certain Mahométan ayant lu l'écriteau, y vit immédiatement l'annonce d'une richesse inespérée sous forme de pâturages. Ses chèvres étaient à vingt kilomètres de là; il les amena, campa hors du mur, et le lendemain matin fit passer ses bêtes soigneusement l'une après l'autre dans l'enclos, afin qu'elles pussent brouter à l'aise les tendres pousses des jeunes arbres. « Voilà, pensait-il, une nouvelle lubie de ces chrétiens insensés; il n'y a profit à en retirer ni pour Dieu ni pour les hommes, mieux vaut que mes chèvres s'engraissent. »

Au moment où il déposait sa dernière chèvre de l'autre côté du mur, deux gardes survinrent et, pleins d'un légitime courroux, le conduisirent devant le magistrat. Là on lui demanda quelle raison il pouvait donner de ce qu'il avait fait; il répondit : « *R'aho*, c'était la volonté de Dieu. *Mektoub*, c'était écrit. » — ou d'autres paroles ayant le même sens.

\* \* \*

La plate forme du rocher de Cirta est le lieu d'où on peut le mieux juger l'effort des Français car il est comme le centre autour duquel la nature et l'histoire ont groupé les quatre transformations de la Barbarie.

Le rocher est semblable à ces promontoires qui se détachent d'une chaîne intérieure et dominant des ports profonds; il a la hardiesse de ces caps et, comme eux, il est rattaché à la masse des terres par une sorte de crête plate et unie, — seul passage par lequel le rocher soit accessible. Partout ailleurs, des pentes de gazon fort raides et coupées de précipices, dévalent jusqu'aux vallées; et au pied de celle qui est le plus à pic, se précipite bruyamment, dans une gorge profonde, le torrent appelé Rummel, c'est-à-dire « le Fauve », car il est jaune comme un lion ou comme le sable de la mer.

La crevasse au fond de laquelle il coule est si profonde et si sombre que si l'on se penche vers le soir au-dessus du gouffre, on entend bien le bruit de l'eau, mais on n'aperçoit pas le moindre reflet. C'est ce cours d'eau qui a permis de construire sur le rocher de Cirta (bien que celui-ci se trouve en dehors du Tell et franchement à l'intérieur du Plateau), une forteresse habitable et une ville, la ville qui s'appelle Constantine.

Les sites comme celui-ci sont rares. Luxembourg en est un, c'est aussi une place forte naturelle, que des pentes à pic isolent

des vallées environnantes. Jérusalem en est un autre. Partout où il s'en trouve de semblables, l'origine de leur citadelle remonte à une époque préhistorique, elles sont l'œuvre de quelque tribu, et les souvenirs qui s'y attachent sont surtout des souvenirs de guerre. Il en est ainsi pour Cirta.

Les légendes des Nomades disent qu'ils sont issus d'un être énorme au teint foncé, divinité de l'Atlas et de l'Espagne, — divinité géante qui allait le long des rives de l'océan, suivi perpétuellement par des armées. Même il y a un rapport entre Cirta et le premier des noms africains, car l'appellation sous laquelle était connu le rocher désignait aussi l'objet des amours du dieu, et ce nom de Cirta que les cavaliers de Numidie donnèrent à leur forteresse était le nom de leur mère commune. Quand on se promène aujourd'hui au bord des précipices qui entourent la ville en contemplant le gouffre à ses pieds, on peut être certain que d'autres se sont aussi promenés là au milieu d'édifices, dans une ville stable, possédant des autels et un nom, depuis que les hommes ont su assembler des pierres et obéir à des lois. L'amas de maisons serrées sur ce pic a donc en lui quelque chose de sacré. De toutes les cités d'Afrique, celle-ci est la seule qui offre un exemple de permanence et de continuité; et son aspect et son caractère communiquent au voyageur la certitude que là sera établie à jamais la capitale des vraies races indigènes. Elle est en effet trop éloignée de la mer pour que des colons ou des pirates puissent la détruire, trop bien retranchée derrière ses fortifications naturelles pour être envahie et saccagée, trop peuplée et trop bien arrosée pour tomber en décadence.

La ville a été prise successivement à chaque nouvelle conquête, et successivement chaque nouveau conquérant s'est vanté d'avoir triomphé des murailles de roc, et des pentes à pic. Cette prétention est manifestement absurde, bien que sans doute la tentation fût irrésistible de se targuer d'un pareil exploit. Quant Cirta a été prise d'assaut, les envahisseurs n'ont pu entrer que par un seul côté, par l'espèce d'isthme qui relie le sommet en terrasse au plateau derrière. C'est par là que Massinissa et, après lui, les Romains ont pénétré. C'est par cette entrée que sont passés les soldats français, et la place du marché qui se trouve en cet endroit s'appelle aujourd'hui la « Place de la Brèche ».

Il y a dans Constantine un endroit où toute l'histoire de la ville se saisit mieux que partout ailleurs : c'est le nouvel hôtel de ville. Celui-ci se trouve au bord du rocher, du côté le plus éloigné de la rivière, face aux tempêtes qui soufflent de l'Atlas à travers les plateaux et poussent les nuages bas sur la crête des murailles. On y conserve les antiquités, peu nombreuses d'ailleurs, que l'on a découvertes dans les environs. Il s'y trouve une petite victoire d'argent qui, croit-on, dut autrefois ouvrir ses ailes dans la main de la grande statue qui ornait le Capitole; et il s'y trouve aussi de longues rangées de tombeaux, dont les plus anciens datent du commencement de l'influence italienne et les plus récents du temps des martyrs. Ces tombeaux portent des inscriptions où se lisent les lentes transformations de l'esprit humain, jusqu'à ce que les derniers païens y fassent étalage des vertus et y montrent déjà le genre de contentement que l'acceptation de la foi devait léguer aux siècles à venir. Le témoignage de ces épitaphes quoique bref est parfait : on y voit à l'œuvre l'esprit qui, avec saint Cyprien, transforma le sol africain; mais leur principal intérêt réside dans ce qu'elles nous permettent pour ainsi dire de nous redécouvrir nous-mêmes. On creuse à travers les siècles de poussière étrangère dont sont recouverts les morts romains, et quand on a creusé assez profondément, on met à nu tout à coup l'Europe. Pendant douze cents ans, un idiome qui ne nous est pas familier a seul été parlé ici; en dessous de lui on trouve les mots augustes et raisonnables du latin; et en les lisant, on a l'impression de sentir autour de soi l'air natal. Pendant des générations, les multiples aspects de la divinité ont été oubliés; il n'y a eu ni autels, ni prêtres pour en élever; et voilà qu'en fouillant, on découvre une tablette sur un tombeau, et on s'aperçoit qu'elle fut gravée en mémoire d'une prêtresse d'Isis, réputée pour être si gracieuse et pour servir si bien les divinités des bois que, lorsqu'elle mourut, *ingemuerunt Dryades*. A deux reprises, j'ai relu ces mots délicats, délicatement ciselés dans la pierre dure, et il m'a semblé la voir passer, vêtue de noir et la tête penchée, à travers la verdure. L'Islam détruisit avec fanatisme toute image d'animaux ou d'hommes; ici, dans ces pierres gravées par des mains européennes, ces images sont partout. La religion barbare des étrangers conçut ou tout au moins implanta la terreur de la vigne; ici on voit Bacchus jeune au coin d'une frise,



t le bon vieux Silène emporté lourdement comme un fardeau triomphal.

\* \* \*

C'est du rocher de Cirta, de Constantine, que s'aperçoit le mieux la reprise de possession de la province, son retour à l'Europe; car c'est là qu'est le centre de l'Afrique, et c'est là que l'on peut saisir à la fois tous les fils de sa destinée. Pourtant il y a un autre endroit plus loin vers l'ouest et sur le rivage de la mer, où la blessure infligée à l'Europe par l'invasion mahométane est mieux marquée, et la longue éclipse de notre race plus visible. C'est la baie de Césarée.

Constantine est si nécessaire à l'Afrique, que son nom a été conservé; c'est la seule des cités de cette province qui soit dans sa dignité. Césarée a perdu son nom en même temps que sa dignité. Les Barbares en sont arrivés à l'appeler « Cherchel ». Quant à son rang de jadis, il est totalement oublié. Et pourtant son port est pendant un siècle remarquable parmi tous ceux de la Méditerranée: c'était le plus éloigné, le plus splendide, et le plus nouveau de tous. Les circonstances qui l'avaient créé lui faisaient une histoire, et sa situation sur le rivage plus escarpé qui aboutit au détroit et à l'océan l'entourait d'un mystère occidental, lui donnait un attrait particulier.

La reine d'Egypte, Cléopâtre, fut célèbre dans toute la Méditerranée pour sa beauté. Le dernier de ses amants, tout le monde le sait, fut Antoine le Triumvir, qui, jusqu'au jour où il la vit, avait désiré que succéder à César et régner sur l'univers. Il en vint à cette ambition après une bataille perdue, dit-on, par la sottise de celle qu'il aimait; et peu après ils résolurent tous deux de mourir. Mais ils laissaient un fruit de leurs amours, une fille qui revivait peut-être le courage de son père et la magnificence de sa mère et que celle-ci avait vouée à la lune et nommée Séléne. Cette fille épousa en Barbarie le roi des Nomades et, en compagnie de son mari, tint à Cherchel pendant de longues années, une cour qui réunissait les arts de Corinthe et les lettres d'Athènes et où se reflétait un peu de la splendeur de Rome.

Lui était un de ces cavaliers qui, depuis deux siècles, servaient Carthage, comme mercenaires et Rome comme alliés. Pour les cités de la côte, peuplées d'Italiens et d'Asiatiques, ces cavaliers venus des plateaux étaient des hommes d'un autre monde. Jusqu'à la fin, ils furent regardés comme des barbares, et ce fut peut-être leur sang qui à la fin se révolta contre la tradition et l'ordre, et les poussa à se joindre d'abord aux Vandales puis aux Arabes. Le roi, avec son teint basané, était bien un barbare. La femme qui lui était envoyée avait le front large de Rome, l'habitude du silence de l'Egypte, et elle était l'héritière des généraux d'Alexandre. Elle n'ignorait donc en elle tout ce dont est issu le christianisme. Elle arrivait dans une contrée où la pierre taillée n'était pas connue, où les routes ne l'étaient guère plus; peu de temps après, elle avait bâti une ville.

Sous l'influence d'une force économique dont personne n'a donné l'explication, mais comparable à celle qui a fait la richesse de nos petits Etats indépendants et de leurs marchands, de La Haye et d'Anvers, cette ville de Mauritanie devint une merveille. Les artiques s'alignèrent; sur une longueur de plus d'un mille, les colonnes, les arcades, les statues sur leurs piédestaux dominèrent à mer et l'incessant défilé des voiles qui venaient de l'est vers le port. De grandes bibliothèques donnèrent une dignité à la ville; une sécurité absolue et un respect éclairé pour les arts ajoutèrent encore à sa gloire. La passion de l'érudition, qui à cette époque était excessive, mit peut-être en ce lieu une touche de ridicule. Le roi écrivit, dicta ou fit rédiger sous sa direction tout un rayon de livres, et témoigna d'une certaine vanité d'écrivain. Mais aucune autre mesquinerie ne se glissa dans cet Etat, où tout était une résurrection de la Grèce.

Cette reine et son époux vécurent ainsi jusqu'à un âge avancé, paisibles et satisfaits dans leur isolement, et destinés, croyaient-ils, à laisser derrière eux une dynastie que Rome épargnerait et protégerait.

Il ne resta rien; Rome s'empara de leur ville; leurs descendants périrent. Toute la Mauritanie fut contrainte de suivre la ligne commune et de se fondre dans l'unité. Pendant quatre cents ans, Césarée n'eut plus d'histoire, sauf que sous la règle ordonnée de Rome, elle continua son existence et s'accrut. Les Vandales passèrent auprès d'elle sans y toucher; elle pourrait être encore debout si elle n'avait subi l'invasion musulmane qui partout détruisit,

ou plutôt laissa périr tout ce que l'entreprise romaine avait créé. Elle mourut de l'abandon où, fidèles à leur instinct, les Arabes la laissèrent, de la brusque rupture qu'ils causèrent dans la tradition. Aujourd'hui, une petite bourgade, qui représente peut-être le dixième de l'ancienne capitale, préserve seule le souvenir de ces deux mille ans. Quelques fragments que la charrue retrouve ou que les constructeurs ont épargnés, sont réunis dans un coin; tout le reste n'est qu'une étendue de champs et d'arbres brûlés par le soleil.

Un seul monument survit qui rappelle le recul momentané de l'Empire: c'est l'aqueduc. Il a échappé à l'action dévastatrice des Arabes, car il ne se trouvait pas dans leurs murs: ses grandes pierres étaient trop éloignées de leurs constructions pour être utilisées, et sa masse trop inquiétante pour être minée. Il demeure debout en grande partie, et conserve un air de résistance d'autant plus impressionnant qu'il est seul à avoir résisté. Il enjambe une vallée solitaire où l'on ne trouve plus le moindre souvenir de la baie et de l'ancien port, et il est imposant comme le nom de Rome.

Par sa hauteur et son état de conservation, il ressemble à une muraille plus qu'aucune des grandes séries d'arches romaines que je connais. Sa hauteur est telle qu'il frappe davantage que le Pont du Gard, et sa conservation fait qu'il retient le regard plus que les longs aqueducs qui se déploient comme des rayons à travers la campagne romaine. On éprouve une stupeur à le contempler, parce que il est absolument seul, et parce que la multitude qui faisait sa raison d'être a disparu. On voudrait l'avoir vu avant la venue des Français, alors que la brousse de la vallée était entièrement déserte, et que l'on aurait pu l'imaginer figé à jamais dans un isolement qu'aucun Européen ne devait revenir troubler.

Aujourd'hui même, il est possible en gravissant le versant qui fait face à la ville de se donner l'illusion de la solitude et, en contemplant la longue perspective de ses arches, de revivre pendant une heure les quinze siècles de son abandon. C'est de là que l'on apprécie le mieux sa hauteur, sa perfection et aussi la ruine de son objet, et la mélancolie de sa ligne droite dirigée vers une ville qui ne connaît plus les bains ni les fontaines. L'Italie, la Gaule et l'Espagne ont aussi des ruines, mais ces ruines se trouvent en plein milieu d'une vie qui a toujours été vigoureuse, et qui aujourd'hui surtout se renouvelle; il n'y a qu'ici, en Afrique, que l'on trouve Rome immobilisée, pour ainsi dire, comme si son âme s'en était allée et son corps s'était changé en pierre.

Traduit de l'anglais.  
(A suivre)

HILAIRE BELLOC.

## Les " Cahiers „ de Barrès

Il est toujours passionnant de voir un grand artiste, un grand écrivain surtout, à l'ouvrage, de découvrir non pas seulement sa méthode de travail, mais la naissance, le développement et les secrets de sa pensée. On y apprend mieux ce qu'il doit entrer de songeries et de calculs dans la confection d'une belle œuvre, et c'est pour aiguïser notre esprit critique; on y voit aussi pratiqué cet art de penser dont nous parlait, la semaine dernière, M. l'abbé Calvet, ce qu'il suppose de recueillement, d'indépendance et de discipline.

Voilà, semble-t-il, qui justifie la publication des Cahiers de Maurice Barrès. D'aucuns pourtant l'ont trouvée inopportune. D'autres — parmi lesquels M. Henri de Régner — ont regretté qu'on n'ait pas procédé à un triage pour écarter les notations sans intérêts et dès lors un peu encombrantes.

Une telle œuvre évidemment ne va pas sans obscurités ni sans quelques insignifiances. N'écrivant que pour lui-même et souvent de manière elliptique, Barrès n'avait pas à prendre souci du lecteur. De ce monceau de notes, de souvenirs et de réflexions qu'il a ainsi accumulés, il se promettait de tirer un livre, son livre



suprême. Il rêvait d'écrire ses mémoires. Le temps lui a manqué.

Ses admirateurs, ses amis, tous ceux qui ont aimé son œuvre et l'homme à travers l'œuvre, se consolent avec ces matériaux disparates, ces pages de souvenirs et d'aveux, de réflexions et de rêveries, où éclate de temps en temps une magnifique image et dont la musique, pour être plus sourde que dans les livres qu'il a vraiment composés, n'en est peut-être que plus émouvante.

C'est Barrès tout entier que nous découvrons, dans sa vérité quotidienne si l'on peut dire, intime, familial et tel qu'il se voyait lui-même quand il se considérait. On comprend dès lors, on doit du moins comprendre que tous les barrésiens se réjouissent que M<sup>me</sup> Barrès et son fils nous donnent tout, jusqu'aux moindres notes, parce que les moindres notes elles-mêmes nous apprennent encore quelque chose de lui et, par exemple, que son inspiration pouvait fléchir et que c'est à force de reprises, de surveillance et de discipline — ce mot qu'il a tant aimé! et la chose! — qu'il a été ce que nous savons, qu'il a fait son œuvre, qu'il nous a enchantés en nous grandissant.

Il ne peut être question de résumer un tel ouvrage. Mais le témoignage capital qu'il apporte est simple et direct. Le premier volume des *Cahiers* nous assure qu'il n'y a point de pose, point d'attitude théâtrale chez Barrès. Tel il était avec lui-même, tel il se donnait au public.

Sa grande mélancolie, son scepticisme désolé, c'était bien le fond de sa nature. Et, à ce propos, on comprend que la critique catholique se soit alarmée de l'influence de son œuvre si l'on ne prenait garde d'en souligner les lacunes et, dans l'ordre philosophique, l'indigence. Il en souffrit. Il devait pourtant savoir que les réserves qu'on devait faire étant faites (pour les faibles, pour les étourdis), on reconnaissait sa bonne foi, sa bonne volonté, et les immenses services qu'il a rendus aux saintes causes du Christ et de son Eglise, à la civilisation et à nos patries latines.

Son scepticisme, disons-nous, et le mot n'est pas juste. C'est un agnostique qui ne nie rien, qui sent que tout est possible jusqu'aux plus belles choses et, entre les plus belles, il met les plus mystérieuses, le monde ineffable de la surnature. Mais il ne parvient pas à accrocher une certitude. Henri Massis disait récemment de lui que dans les livres Barrès distingue le chant plutôt que le récit; dans un être l'accent plutôt que les idées, et rien n'est plus exact. Cela le conduisit à rechercher la poésie et la grandeur, à ne goûter qu'elles, sans trop s'inquiéter de quels principes cette poésie et cette grandeur s'inspiraient.

Était-il déjà lui-même avant sa rencontre avec Jules Soury? Sans doute. Et Soury, incroyant plein d'amour pour le catholicisme, n'aura servi qu'à le révéler à lui-même. Est-ce de Barrès, est-ce de Soury des notations comme celle-ci? « L'émotivité, c'est » la grande qualité humaine, admirable. La pitié! bien plus que » par les dogmes du Fils, c'est par là que les religions vivent. » D'abord bien agir pour être récompensé plus tard; ensuite être » réuni à ceux qu'on aime ailleurs. Quelle forte prise sur les êtres. » Je ne voudrais priver personne de ces conceptions; je voudrais » les partager; mais c'est impossible quand une fois on a connu » une conception mécanique de l'univers. » C'est Soury qui parle, mais Barrès rapporte les propos avec une évidente complaisance et toute son œuvre témoigne qu'il les a approuvés.

Pareillement son anti-intellectualisme est plusieurs fois avoué dans ce premier volume des *Cahiers*:

« La raison mène-t-elle à la vérité? se demande-t-il. Et qu'est-ce » que la vérité? Elle est une vue sur laquelle s'accordent les » hommes. Elle n'est rien qu'une entente consentie. Nous ne pouvons enregistrer que nos sensations. Une vérité est vraie tant » qu'on la croit vraie. »

» Chacun participe des maladies de son milieu. Selon le milieu

» où nous sommes élevés, nous élaborons des jugements, des » raisonnements.

» Ils ne dépendent pas d'une tradition séculaire; nous ne les » avons pas hérités. Ce n'est pas à dire que nous tenions nos idées, » nos raisonnements de notre intelligence. Un Renan, un Taine, » ont cru à une raison indépendante, existant dans chacun de » nous et qui nous permet d'approcher la vérité, les lois sises au » sommet des choses et de là descendant dans les parties. » C'est une erreur... »

On voit ici le fond, singulièrement trouble, de la pensée barrésienne. Cela contentera un moderniste; un catholique fidèle ne peut y applaudir. Et pourtant nous avons donné, nous conservons à Barrès notre admiration et notre amitié.

C'est qu'en dépit des faiblesses de sa philosophie, ce grand poète a été d'une rare noblesse. Sa bonne foi, sa loyauté ne suffiraient certes pas à justifier notre ferveur.

Mais il y a son inquiétude, son appétit de tout ce qui est héroïque, la curiosité passionnée qu'il a donnée à toutes les âmes élues, à un Pascal, à une Thérèse d'Avila, à toutes les grandes vies. On veut que dans ses positions agnostiques si constamment avouées, il est sans cesse traversé du souci, du besoin de recueillir une certitude et aussi de progresser lui-même, de se perfectionner.

Certes, cela n'allait pas sans quelque dilettantisme. Mais après que le dilettantisme a servi à goûter tant de petites voluptés, à expérimenter les formes les plus basses de la vie, il est bien permis de lui être indulgent quand, par exception, il introduit un poète dans le sillage des grandes âmes.

« J'aime, écrit Barrès, j'aime la beauté, la grâce, la sainteté, le génie, l'héroïsme, et comme je sais bien qu'ils ne naissent pas tout seuls, j'aime les ordres religieux, l'armée, les églises, ce qui est générateur, ce qui encadre ».

Cette phrase explique tout Barrès et elle justifie l'amitié passionnée que les jeunes hommes de notre génération lui ont vouée.

En somme, il lui a manqué de pouvoir mieux définir, plus largement reconnaître ce qui est générateur: les ordres religieux, l'armée, les églises, c'est bien; mais par-dessus tout, il y a Celui qui distribue la grâce, la beauté, le génie et qui aide l'héroïsme et la sainteté à s'épanouir.

C'est notre tristesse que Barrès ne l'ait pas reconnu, mais cette tristesse, loin de nous raidir, attendrit encore les sentiments que son œuvre et sa personne éveillent en nous.

JEAN VALSCHAERTS.

## Le printemps à Paris

Il faut aller l'hiver à Londres, l'été en Suède, l'automne à Florence; quant au printemps, il faut le passer à Paris. Jamais la lumière n'y est plus légère et plus ascendante. Un peu d'argent qui s'élève sur des vagues bleues: tel est le ciel parisien en mai. Il n'y a pas deux jours pareils. Certains matins, le soleil est jauni et lave au savon de Marseille la blanche avenue de l'Opéra; d'autres jours, les Champs-Élysées gardent quinze heures leur aspect de midi, avec des voitures éclatantes et des piétons qui marchent lentement, comme pour une perpétuelle promenade. La pluie vous contraint quelquefois à demeurer à l'intérieur, et c'est par la fenêtre ouverte une douce moiteur qui vous pénètre; les passants se hâtent, frileux, et les jeunes hommes laissent imprégner leurs cheveux au vent de gouttes d'eau tièdes et fines. Il y a des nuits qui ressemblent aux nuits de Quinze Août pleines d'étoiles et d'autres qui viennent vous dire le dernier au-revoir de l'hiver.



vous touchant les doigts d'une bise froide. Sous tout cela, une latente surgie de vie, une poussée de sève qui stimule les désirs de marche et les flâneries matinales. Il faut sortir de très bonne heure et errer dans les rues livides comme d'heureuses convalescentes. Paris alors se révèle à vous, il vous dit ses secrets vivants, vous offre ses visages infinies — chaque quartier a sa façon d'accueillir le printemps qui vient et toutes ces joies renaissantes forment une unique joie commune un peu comme celle d'une troupe de guidés, qui, après une nuit de recherches, affreusement las mais radieux, ont retrouvé le blessé perdu qui criait dans les gorges brunes où coule un filet d'eau glacée. Paris est un groupe de cent villes qu'imirait une âme riense. Sa tristesse elle-même n'est pas grave. Il a toujours un sourire d'espoir au fond de ses pleurs.

### Le Quartier Latin et Montparnasse

A sept heures, le premier mai, Paris est calme. Ça et là un taxi bleu passe, le drapeau couvert d'une housse, guettant un provincial crédule ou un Américain pressé. Une foule compacte déferle sur la place de Rennes, les trains de banlieue viennent d'arriver dans la vieille gare Montparnasse — personne n'a voulu chômer.

Le boulevard est presque désert à côté de la place grouillante. Les autobus sont tous complets. Sur la plate-forme de l'un d'eux, une minidette achève sa toilette : poudre de riz, un peu de rouge et une tache sur les cheveux — elle sourit aux amies qui passent. Toutes les minidettes à Paris ont toujours l'air de se connaître et se parlent en signes mystérieux.

Sur un banc fraîchement repeint, une vieille sorcière est assise. Elle hume les bouffées de chaleur. Son chapeau plein de déchirures s'agrandit d'une frange de lumière. Ses hardes salies deviennent plus grises dans le jour cru. Son visage blanc prend des reflets de marbre veiné sous l'éclat ardent du regard : figure de morte ou vivant des yeux que cerne un sillon de fatigue. Elle a dû passer la nuit là, et elle rêve une main au front, dans une attitude de statue. C'est le seul jour où elle soit belle de toute l'année! Une petite bonne qui sort d'une messe matinale à Notre-Dame-des-Champs lui pose des sous sur sa jupe. La vieille n'a pas ce geste de proie des mendiants professionnels — elle fait seulement merci des yeux.

Les cafés sont tristes et déserts au carrefour du boulevard Raspail. Des hommes de peine lavent les terrasses à grands seaux d'eau. Des portes ouvertes s'échappe un relent de sueur d'hommes et de café-crème, lorsque le soleil qui monte illumine les arrière-salles et chasse tout cela d'un geste sûr et périodique. Un métèque aux cheveux trop rares, en pull-over comme à vingt ans, prend son déjeuner matinal. Il a des yeux mornes et sans vie, un front plissé, une lèvre terne, des fossettes brunes aux joues — il lit un journal autrichien et bâille d'un rythme automatique. Il a l'air d'un oiseau de nuit que gifle la splendeur du jour. Il évoque les printemps nordiques aux pâles aubes indéfinies et c'est tout Paris qui s'éveille, chante, passe, revient, s'exalte devant ce mort aux yeux ouverts.

Un libraire hisse les rideaux de fer d'une boutique verte et noire. La teinte passée des volumes qui ont fait longtemps la vitrine, pâlit auprès des titres neufs. Toute la fugacité des modes dans ces tons éteints qui s'opposent!... Il y a les dernières nouveautés avec leurs bandes rouges et bleues. Les livres de Maryse Choisy sont presque achetés dans l'enchantement du matin — et il faut vraiment un miracle pour qu'ils le deviennent! — le Prix Goncourt est en bonne place et *la Joie* de Georges Bernanos semble jeter à la rencontre du passant la petite Chantal, grave et douce, avec son tablier de sainte et ses doigts souples de jeune fille. Chesterton rit à la vitrine et M. Francis de Croisset, vu de profil, affirme à qui veut bien l'entendre *Nous avons fait un beau voyage* pendant que la lumière montante vous enveloppe d'une caresse ardente et vous retient à Paris qui veille!...

Des lycéens vont à Montaigne et sifflotent comme des gavroches sous l'excitation du soleil.

Les gens se hâtent. Du sous-sol d'une boulangerie s'échappe une odeur de pain frais. Une petite fille sort en courant, tourne, s'arrête; elle regarde un soldat qui passe et mange un croissant blond comme elle. Près d'une maison en construction, on entend des maçons qui chantent et le cri d'une poule qui grince les accompagne avec aigreur. Tout est lavé par la lumière. Un professeur en redingote, serviette sous le bras, va faire son cours à la Sorbonne; il marche plus vite qu'en hiver et caresse lentement sa barbe d'un

air content. La trompe d'une automobile me cloue sur le bord du trottoir : c'est une ambulance militaire qui file vers le Val-de-Grâce; derrière le carreau, à l'arrière, on aperçoit quelque chose de bleu qui remue, c'est un malade sur une civière.

Les allées de l'Observatoire sont humides de la pluie d'hier. Aucun parfum, mais le silence dans l'atmosphère. Tout à coup, des cris retentissent. Un groupe est là, devant Montaigne. C'est la leçon de gymnastique des plus jeunes élèves du lycée. Ils sont rangés en file indienne et se passent par-dessus leurs têtes un camarade étendu, raide; un coup de sifflet, et ils jouent à Colin-Maillard.

— Est-ce Jacques?...

— Non, c'est André.

— « C'est encore toi qui t'y colles! »

Ils bousculent un monsieur grave qui brandit son *Ami du Peuple* et ramasse son lorgnon tombé...

\* \* \*

Le Luxembourg est partagé en deux royaumes. D'un côté, celui des enfants, aux environs de la rue d'Assas et du Musée; de l'autre, celui des étudiants, derrière le boulevard Saint-Michel. Une à une arrivent les nounous poussant des voitures confortables. Presque aucune ne porte la coiffe des vieilles Bretonnes d'il y a dix ans. La plupart restent « en civil », chapeau de feutre et manteau simple mais bien coupé. Quelques-unes portent le voile bleu des infirmières auxiliaires. Elles forment des cercles élégants près de la statue de Cybèle! Elles prennent possession du terrain, groupent les chaises et les pliants — seules passent quelques trottinettes dont le timbre vibre et s'éteint. Au delà de la terrasse blanche, on voit des voiliers minuscules qui font route sur le bassin, avec cette lenteur souveraine et cet éclat calme et joyeux qu'ont les riches bateaux de plaisance devant Monaco blanche et verte.

Des étudiants, dans des fauteuils, fument et lisent en bavardant. Une chaisière élève la voix, réclamant la taxe qu'ils refusent. Elle vient vers moi et me confie : « Je n'ose pas les faire payer. Il y en a qui ne mangent guère. Ils n'ont jamais le sou en poche... On se dispute, mais ce sont de braves gens quand même! » et elle s'éloigne en trottinant, son carnet de fiches à la main.

Le boulevard Saint-Michel est triste. On y rencontre deux Asiatiques pour un Français! Les étudiants n'y flânent plus comme naguère à la recherche d'une rencontre heureuse ou d'une discussion passionnée. L'après-guerre les fait studieux, sages. Ils pensent surtout à leur « situation ». Les concours et les examens, de temps en temps une soirée dansante, leur en paraissent les conditions essentielles. Nul enthousiasme civique chez la majorité d'entre eux, nulle rêverie d'avenir, aucune ferveur littéraire — il n'y a plus, comme jadis, un ou des « maîtres de la jeunesse ». Où est Barrès à l'air hautain et aux suggestions pathétiques? Peguy ne passe plus au Quartier avec sa grande pélerine noire. Rue de la Sorbonne, la boutique des *Cahiers* est devenue une crèmerie pour les étrangers!...

Il faut descendre la rue de Vaugirard le long des murs du lycée Saint-Louis jusqu'aux Galeries de l'Odéon, pour retrouver de vrais jeunes hommes et des pensées qui se préparent à définir et à commander l'avenir. M. Binard est le type du parfait libraire. Rien ne lui échappe, il lit tout, il a pour tout effort sincère une sympathie efficace, il y a chez lui un asile sûr pour toutes les revues éphémères, il les expose et il les vend! Il y eut naguère *La Fronde* de Pierre-Jean Robert, *L'Œuf dur* autour de Jean Cocteau, *Les Facettes* de Pierre Camo, *Tentatives* de jeunes socialistes — il y a aujourd'hui *Réaction* où se groupent les royalistes catholiques, *Les Primaires* qui méritent leur nom!... M. Binard est désolé. « Il y a cinq ans, nous dit-il, ma clientèle d'étudiants achetait deux fois plus de livres et de revues de tout parti, qu'elle ne le fait aujourd'hui... Rien n'intéresse plus personne. C'est à vous dégoûter d'être libraire au Quartier Latin!... »

### La Chambre et Notre-Dame

Au petit matin, sous un soleil encore incécis, la Chambre a l'air d'un temple grec désaffecté. Encore est-ce là une appréciation trop flatteuse — il faudrait dire un temple grec pour reconstitution historique à l'Exposition universelle de 1900! Sous ce lourd fronton, aucune poésie. Les marches sont juste assez hautes pour donner au parvis une allure d'estrade de cirque où des clowns vont faire la parade. Mais aucun clown ne montre un nez enfariné. Les



« honorables » passent par la porte de service, le public passe où il peut! Presque tous les monuments de Paris ont au printemps une sorte d'aura de grandeur. Notre-Dame dresse ses tours carrées comme deux bras pesants vers le ciel et les teintes de ses carrières éclatent en un concert violent. Des ombres passent entre les piliers, ombres de chrétiens, de géants. Les bruits de la rue n'arrivent plus à l'homme qui se tient agenouillé au fond de l'abside : Dieu seul est là dans son asile de grandeur durable, et les pierres disent la présence de ceux qui les dressèrent en murs inébranlables comme des prières. On peut laisser les soucis du jour, abandonner les tâches secondaires et se tenir droit devant Dieu dans l'attitude du publicain. L'ombre est propice et la fraîcheur vous apaise comme une main d'ange. Les temps chrétiens crient leur amour et vous submergent d'un flot puissant. C'est un silence de surmature qui vous transforme et vous penche. On ne songe plus à rien de la terre quand un cri d'enfant qu'on baptise, perçant et pur, vous rappelle aux choses de ce monde. Toutes les souffrances de la grande ville, ses misères ignorées, ses pleurs, passent par le cri de cet enfant — et une joie plus forte que les larmes répond au cri par un silence de toute l'église comme la récompense souterraine d'un printemps préfigurateur!

L'appel du petit chrétien vous reste quand on débouche sur la place nue que sillonnent des voitures rapides, et la Seine coule, grise et blanche, avec son regard de femme aimée, sous le pont Saint-Michel grouillant...

... La Chambre n'est belle qu'au soir des séances redoutables où se joue le destin de la France.

Nous l'avons vue tragique une nuit, après la séance houleuse où fut votée la Ratification des dettes. Les orateurs avaient défilé dans une atmosphère sur-tendue. M. Marin était resté, tout en haut des travées de droite, comme un lutteur qui n'en peut plus, un peu penché, les yeux vagues embués de pleurs. Nous avions vu M. Briand gravir la tribune à grand'peine, s'y coucher presque, et y jeter de sa douce vieille voix cassée, des paroles de lassitude à des hommes qu'elles cravachaient. C'était fini. L'absurde et inhumaine légalité avait eu raison des justes voix de la douleur et de la force. Le sang des morts ne comptait pour rien devant les liasses de banknotes. La dette des larmes n'était pas une dette. Il faisait noir.

Le front brûlant, ivre de rage, nous débouchâmes sur le pont de la Concorde; la Chambre était illuminée. On voyait des grappes humaines qui s'en échappaient en criant. Puis les départs se firent rares, un silence de nuit monta, les lumières restèrent vivantes. Elles s'éteignirent un peu plus tard. Nous n'eûmes plus devant les yeux qu'une ombre impassible et muette. Les colonnes se distinguaient mal sur le fond sombre de l'arrière-plan. Il nous sembla qu'elles grandissaient, comme des jaillissements de fontaines, qu'elles se dressaient comme des baïonnettes droit au ciel implacable et sourd. Et c'est tout le rôle de la France — des morts et des vivants unis — que nous porta la houle de la Seine. Une dernière fois nous regardâmes la Chambre obscure. Elle était belle comme une masse indiciblement inhumaine, carrée, puissante — forteresse aux multiples voix de tout ce qui appelle la mort.

Une frêle lumière parut alors; un gardien qui faisait la ronde; et il nous sembla que cette lumière vacillante, c'était la France qui revenait, tremblante de peur, mais désireuse de consoler, ici et là, des âmes rôdantes des soldats dits victorieux!

Il ne faut pas la voir le jour. Elle a besoin des mauvais prestiges de la nuit pour revêtir quelque pathétique. Dépouillée sous le soleil frais elle a l'air d'un décor usé, d'une tristesse sans grandeur.

Les Champs-Élysées vous invitent à passer la Seine paresseuse, et dès dix heures, on entend parfois, sur l'autre rive une musique douce. C'est un batelier au repos qui dans l'air allégué soudain jette les notes d'un violon grave et inattendu, que couvrent parfois des bruits de voitures...

#### Passy

Elles ressemblent aux rues de province, avec leurs jardinets étroits et leurs villas aux persiennes mi-closes. Que de mystères derrière ces arbres qui poussent des bourgeons fragiles! Ça et là, une bâtisse plus haute — c'est presque toujours une « Maison meublée ».

Il ne faut surtout pas confondre une « Maison meublée » de Passy avec un hôtel.

L'hôtel évoque le tohu-bohu, les visages entre-à-peines, les départs brusqués et les phonos des chambres sordides — toutes

pareilles avec leur divan mal couvert et leur lavabo de porcelaine un peu noir...

Les maisons meublées sont plus calmes. Un public fidèle les habite, réparti par nations ou par races. Rue Raynouard sont les Espagnols au teint bilieux et aux lèvres noires. Leur voix chante sous le soleil. Ils ont l'air de vivre avec lui, comme des membres de la famille qui se retrouvent après l'absence, et qui s'embrassent avec de grands éclats de rire et des étreintes pacifiques. Rue Boileau, une colonie russe. Des émigrés aux visages tragiques, avec des steppes blanches dans les yeux. Si vous y montez à midi, à travers les portes poussées, vous entendrez des enfants rire d'un ton strident et sauvage. Dans l'escalier, vous croiserez une jeune fille, aux grands cheveux blonds, simplement mise, avec cette pudeur de jeunes Russes qui leur assure tant de mystère et une ardente féminité.

Les jardins vivent au début de mai. Un oiseau y vole sans bruit, heureux d'avoir franchi l'hiver. Des nappes jaunes de soleil se posent sur les pelouses tendres. Une jeune femme ouvre une fenêtre, hume l'air silencieux, sourit au ciel d'un bleu intense, et disparaît, songe furtif. A peine a-t-on fait quelques pas que des notes éclatent soudain, plus légères et plus nostalgiques d'être perdues dans l'air liquide. C'est la jeune femme à la robe rouge qui s'est mise à son piano dans le salon ressuscité.

Le Ranelagh est plein de mamans qui tiennent leurs petits par la main, avec cette allure fière et grave qu'elles ont toujours, auprès des enfants. En aucun endroit de Paris, on ne trouve un tel groupe de jeux dans un aussi parfait silence. Si la bourgeoisie est facilement vulgaire et laide, avec des enfants prétentieux, gardés dans des costumes trop neufs, l'aristocratie au contraire ne garde dans l'homme que ce qu'il a de plus noble et de plus humain. Ses gestes ont ce détachement des esquisses de tableaux parfaits, qui ne laissent voir que des lignes pures. Les fillettes que Marcel Proust a rencontrées aux Champs-Élysées ne ressemblent à aucune autre — celles du Ranelagh sont plus fines encore. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, aucun snobisme prématuré dans leurs jeunes irimousses. Beaucoup de joie d'habiter sous de si beaux arbres, de courir sur une herbe verte, des yeux d'argent, vifs et fluents, mais sans orgueil. On ne trouve de si beaux enfants qu'au Square Montmartre ou Place du Tertre, mais la misère durcit leur trait et fait apparaître plus vif l'éclat de leurs yeux sans souci. De leurs petites mains salies semblent couler des perles blanches quand ils jouent dans le ruisseau à faire nager des barques de liège...

JEAN MAXENCE.

## Un écrivain de chez nous

La critique littéraire de Jean Valschaert, tout en étant très délicate et nuancée, est fermement orientée. Car ses principes ne sont pas du plaquage mais s'identifient en quelque sorte avec son essence. Aussi la monotonie est-elle bannie de cette galerie de portraits sur lesquels nous nous faisons un plaisir d'attirer encore l'attention des lecteurs de la *Revue Catholique* (1). Il est infiniment agréable de suivre l'auteur dans ses discours très déliés. Et pourtant, qu'il donne son avis sur une enquête, qu'il disserte sur Bossuet, Molière, Benjamin, Cazin, M<sup>me</sup> de Noailles, Chamfort ou Joubert, qu'il fasse la théorie du roman, du théâtre ou de la conversation, vous ne tardez pas à sentir, sous une variété et une justesse de ton qu'on ne se lasse pas d'admirer, l'unité d'une pensée et d'un jugement que se possèdent parfaitement.

M. Valschaerts est d'une école. Il est nettement, carrément — nous ne disons pas affrontement : son titre *Points de vue* indique une façon moins tranchante que *Partis pris* d'Henri Ghéon — de l'école classique. La hiérarchie des facultés est pour lui une condi-

(1) *Points de Vue*, Notes de critique littéraire, par JEAN VALSCHAERTS, coll. « La Carillon », éd. Rex, Louvain (1930), 15 fr.



tion essentielle de l'art véritable. Non qu'il méprise ou sous-estime le rôle de la fantaisie et de l'émotion ou qu'il exclue les grands mouvements passionnés, mais il leur impose le contrôle de l'intelligence.

La technique du langage est soumise à la même discipline. Sans doute, c'est l'usage qui règle d'autorité irrécusable la grammaire et la syntaxe. Mais peut-être n'a-t-on pas suffisamment noté la collaboration de l'esprit et même de la science à ce travail d'apparence tout instinctif qui forge et qui construit les langues vivantes. Voici une remarque de M. Valschaerts qui fera saisir sur le vif sa manière de voir à ce propos. « Les puristes condamnent-ils l'expression *poursuivre un but*, qui, en effet, n'est pas d'une logique éclatante : le R. P. Deharveng leur répondra que l'usage, l'usage de la « Cour », l'usage actuel de très bons prosateurs, cette *norma loquendi* dont parle Horace et devant quoi, malgré qu'on en ait, il faut s'incliner, cet usage, ils ne pourraient pas l'invoquer. Les meilleurs écrivains d'hier et d'aujourd'hui n'hésitent pas à *poursuivre un but*. Soit. Cela nous interdit de blâmer notre voisin quand il emploie cette expression. Cela ne nous oblige pas à l'employer nous-même. Car l'usage actuel des bons auteurs est aujourd'hui trop flottant pour être tout à fait impérieux ». Remarque dont vous ne pouvez déduire que M. Valschaerts n'apprécie pas l'œuvre d'épuration entreprise et poursuivie avec une si belle constance par le R. P. Deharveng. Il l'admire au contraire autant ou plus que quiconque et il en fait un éloge enthousiaste. Mais la citation que nous venons de faire, aide à saisir dans une de ses nuances intéressantes, la conception littéraire de notre critique.

Conception classique, avons-nous dit. Et nous ajoutons : renforcée par le catholicisme. Car si le catholicisme ne commande pas le classicisme, il faut reconnaître que la pensée et la tournure d'esprit classiques trouvent une sorte d'euphorie dans la compagnie de la foi et du sentiment catholiques. Deux études de *Points de vue* rendent un son particulièrement sévère, au nom, précisément, du classicisme et du catholicisme : *Le péché d'Anatole France* et *Le paganisme de Mme de Noailles*. Chapitres sévères et nuancés, admirant, mais sans se laisser griser, tout ce qui tient d'art et de beauté dans l'œuvre et le style de ces deux écrivains.

Une pensée qui se retrouve fréquemment sous la plume de M. Valschaerts, c'est que la composition littéraire et l'art d'écrire impliquent et exigent un labeur opiniâtre. *Le français, langue difficile*, *L'art de ne pas écrire*, ces deux dissertations disent plus explicitement ce que l'auteur ne cesse d'inculquer tout le long de son ouvrage. Il met en garde les candidats écrivains contre la facilité. Cette conception un peu austère du travail de la plume est encore bien dans la ligne du classicisme. M. Valschaerts va jusqu'à réhabiliter M. Albalat. Rassurez-vous, il ne lui a découvert ni charme ni grâce littéraires. Mais il lui pardonne son écriture malhabile, à cause des citations précieuses dont il fourmille et aussi des préceptes qu'il prodigue et dont l'étude attentive des manuscrits célèbres montre que les meilleurs écrivains faisaient une application consciencieuse.

Que l'art ne soit pas dans les règles, qu'il ne suffise pas d'être impeccable pour être artiste et mériter le nom d'écrivain, qu'il faille par-dessus tout l'inspiration, l'intuition de la beauté et cette transfiguration de l'âme qui la met en état de grâce littéraire, M. Valschaerts doit le sentir avec vivacité, car il est lui-même un privilégié et un habitué du souffle mystérieux. La critique littéraire, ordinairement, n'est pas œuvre d'art. M. Valschaerts, lui, l'exerce en artiste et en écrivain. Les phrases par lesquelles il commente les chefs-d'œuvre ou condamne les médiocrités ont le frémissement aillé de l'art authentique. Leur vibration et leur sonorité sont volontairement discrètes. L'impression est très nette que l'auteur atteindrait sans effort à l'éclat et à la puissance du verbe. Mais ces grands airs ne sieraient pas au genre du livre ni à son objet.

Un chapitre sur le théâtre condamne la tirade. Tout le livre désapprouve par son allure même le ton excessif et le genre forcé. On peut lui appliquer cette phrase d'André Gide qu'il invoque lui-même en témoignage pour confirmer quelque une de ses appréciations. « J'estime que l'œuvre d'art accomplie sera celle qui passera d'abord inaperçue, qu'on ne remarquera même pas ; où les qualités les plus contraires, les plus contradictoires, en apparence : force et douceur, tenue et grâce, logique et abandon, précision et poésie, — respirent si aisément qu'elles paraîtront naturelles et pas surprenantes du tout. »

Nous souhaitons que l'œuvre de M. Valschaerts reste le moins longtemps possible inaperçue, dût l'élégante théorie d'André Gide en pâtir quelque peu. Nous souhaitons que les humanistes s'y délectent et y affermissent leur sens classique, que les jeunes écrivains y affinent et y perfectionnent leur talent, et que tous y prennent cette jouissance de l'esprit qui entretient sa souplesse et aiguise son jugement.

M. Valschaerts est journaliste. N'est-ce pas merveille que les nécessités du métier n'aient pas gâché sa plume ni son tour de main ! L'exemple est assez rare pour qu'il mérite d'être relevé. Le grand journaliste et le maître écrivain que fut Louis Veullot n'a pas une lignée bien nombreuse d'imitateurs. Jetez sur la table, découpés des quotidiens de Belgique et de France, des phrases de tous nos journalistes professionnels. Le triage ne sera pas difficile qui rangera d'une part les papiers marqués du signe de l'écrivain et d'autre part les échantillons sans valeur. Les premiers ne seront pas nombreux. Mais lorsqu'on proclamera leurs auteurs, soyez sûrs que sortira, dans la liste brève, le nom de Jean Valschaerts.

LOUIS PICARD.

---

## Les Filles de l'Eglise au Béguinage de Bruges

---

Dans le compte rendu trop élogieux qu'il a bien voulu donner de mon ouvrage : *Le Béguinage de Bruges, son histoire, sa règle, sa vie*, Mgr Schyrgens a signalé, la semaine dernière, l'évolution ou mieux la modernisation qu'a subie depuis quelques années l'antique *Vinea brugensis* chère aux artistes et aux vieux Brugeois respectueux du passé de leur ville. Il a fort bien montré que si l'institution s'était adaptée aux nécessités présentes, si la « Vigne » avait été émondée de ses surgesons de décadence, elle était néanmoins restée fidèle à ses traditions vieilles de sept siècles. C'est une chose qui a été trop peu comprise jusqu'ici et qui, par suite d'une connaissance imparfaite de ce qui se passait, m'a valu parfois certaines critiques.

Il importe cependant de combler une lacune dans ce qui a été dit. Je manquerais en effet au plus élémentaire devoir de reconnaissance si je ne signalais, une fois de plus, tout ce que je dois dans cette rénovation à la sympathie éclairée autant que fidèle des Bénédictins de l'abbaye de Saint-André, près de Bruges, et notamment du R<sup>m</sup> P. Abbé, Dom Théodore Nève, et de Dom Gaspard Lefebvre, l'infatigable apôtre du renouveau liturgique dont les publications sont répandues, peut-on dire, dans le monde entier.

Qu'il me soit permis, pour l'édification de ceux — de plus en plus rares — que le sort du vieil Enclos brugeois inquiéterait encore, d'exposer simplement les faits.

Le Béguinage de Bruges agonisait. Quelques années de plus — mettons cinq ou dix ans — et ce serait la mort sans phrases. L'allait-il respecter la ruine jusqu'à ce qu'elle s'écroulât ou convenait-il de restaurer avec de nouveaux matériaux ? Il n'y avait pas à hésiter. Je ne pus me résoudre à assister les bras croisés à cette lente mais inéluctable désagrégation. D'autre part, il me suffit



de quelques mois de travail pour m'ancrer dans la certitude que la vie de béguine telle qu'elle était menée à ce moment dans notre Enclos n'intéresserait plus aucune vocation, qu'aucune jeune fille sérieuse n'embrasserait cet idéal et que le recrutement dans le sens ancien serait nul. D'ailleurs, je n'hésite pas à dire ici que cette vie telle qu'elle fut comprise au XIX<sup>e</sup> siècle — je ne parle que de Bruges car je ne veux point froisser d'autres Enclos — ne présentait plus rien de commun avec la splendide vie béguinale du moyen âge, au temps où Ruysbroeck l'Admirable écrivait pour les Béguines mystiques.

Que faire? Deux notes dominaient très claires dans les anciennes constitutions de notre monastère : la note contemplative et la note liturgique. Il fut décidé d'intensifier l'une et l'autre, ou mieux d'allier fortement en un même idéal la vie d'oraison qui faisait jadis de la *Vinea* une sorte de Chartreuse et la vie de chœur particulièrement importante chez nous aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Ce qui fut fait en mettant la liturgie à la base même de la vie d'oraison contemplative.

Or, à ce moment, Dom Gaspard Lefebvre venait de grouper à Nîmes sous le nom de *Filles de Saint-Benoît* quelques jeunes filles, belges et françaises, désireuses de se vouer à l'apostolat liturgique dans les paroisses. Le Béguinage de Bruges désirant ardemment faire revivre ses traditions liturgiques et les Filles de Saint-Benoît ayant besoin d'un monastère pour s'y former canoniquement, les deux œuvres ne pouvaient que gagner à opérer leur fusion. L'Enclos retrouverait ainsi son âme en se basant sur un ordre très proche de son esprit et vivant intensément de la liturgie, et les apôtres de la liturgie auraient également une maison de formation, d'études et de retraite.

Le Béguinage de Bruges entra donc carrément dans le sillage de l'ordre de Saint-Benoît. En cela, malgré les apparences d'un bouleversement total, il n'y avait aucune innovation. Dès les débuts de leur existence, les Béguines de Bruges s'étaient vouées à la règle dominicaine. Plus tard, elles se soumièrent à la direction franciscaine. Tout en respectant les constitutions locales, elles adoptèrent désormais, comme tout ordre qui veut élargir ses cadres, une des grandes règles reconnues; en l'occurrence, toute leur orientation les vouait sans hésitation possible à la Règle de Saint-Benoît.

En août 1927, *Béguines* et *Filles de Saint-Benoît* fusionnèrent donc et reprirent immédiatement la vie de chœur complète et le grand office romain. De cette fusion résulta rapidement une chose solide, bien unifiée, bien établie. Pour affirmer leur union complète dans un idéal commun et marquer un stade nouveau dans la vie de l'ancien monastère, elles prirent toutes le nom de « *Filles de l'Eglise* ».

Et ainsi sans avoir rien détruit des parties saines de l'ancien édifice, mais en réadaptant vigoureusement son esprit à une mentalité plus large et plus féconde qui lui permit de vivre, le Béguinage de Bruges espère fermement ajouter un siècle nouveau aux sept siècles de son existence.

Pour que l'on sache ce que la résurrection du célèbre Enclos doit à l'Ordre de Saint-Benoît, j'ai tenu à faire ici cette mise au point.

Abbé RODOLPHE HOORNAERT.

---

## CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique  
des idées et des faits

---

## Le dernier visage de la chimère

Comme toutes les idéologies qui incarnent pendant un temps les aspirations populaires, l'idée de démocratie évolue, se transforme, se transporte sur de nouveaux terrains et en quelque sorte se pétrit sur les événements qui se succèdent. On nous contera un jour les vicissitudes de la démocratie à travers le XIX<sup>e</sup> siècle, et cette histoire, pleine d'espérances et d'échecs, sera instructive autant qu'émouvante. Mais peut-être est-elle loin de son terme, — les peuples mettent dans leurs illusions une persévérance extraordinaire, — et d'ici là, nous devons nous contenter d'observer les étapes les plus récentes du mouvement. Cherchons donc quelles formes la démocratie donne aujourd'hui à son rêve séculaire. Vers quels buts s'oriente-t-elle, et par quels moyens? Quelles formules a-t-elle laissées en route? Quels maîtres l'inspirent, si elle en a encore?

La démocratie de 1930 paraît inquiète et incertaine de ses destinées. Elle vieillit, beaucoup de jeunes se séparent d'elle, — la création du groupe « Equilibres » dans un milieu d'hommes de gauche en donne en Belgique un nouvel exemple, — et ceux qui lui demeurent fidèles, sauf s'ils se cantonnent dans une propagande mécanique, paraissent chercher assez péniblement leur voie.

Cette crise, que connaissent les « penseurs de la démocratie » nous vaut un curieux livre de l'un d'eux, M. Pierre Flotte, livre sommaire, incomplet, mais écrit avec cœur et digne d'être médité. Il est malheureusement difficile à résumer parce que M. Pierre Flotte semble s'être proposé un double but : raconter les tentatives vaines faites jusqu'ici pour créer en France une démocratie véritable, et proposer un moyen efficace d'établir enfin ce régime. Nous croyons bien que le second but était le principal que l'auteur se proposait, mais, au cours de son œuvre, il l'a tout à fait négligé au profit du premier. Il s'attarde en effet, pendant les trois quarts du volume à décrire le long pèlerinage de la démocratie à la recherche d'elle-même. Voyage tourmenté et décevant, course de Rois mages, qui ne seraient pas guidés par l'étoile. On se demande comment, au terme de cette randonnée sans fin, M. Flotte ne renonce pas à poursuivre l'entreprise. Mais « s'il garde la foi, qu'importe qu'elle mente... », le chemin nouveau qu'il propose de prendre, pourra enfin, espère-t-il, si les circonstances sont favorables, la conduire à son terme : la fondation d'une démocratie véritable.

Car tous les régimes qui se targuent aujourd'hui d'être démocratiques, ne sont pour M. Flotte que des démocraties fraternelles. A travers les reproches sévères et pertinents qu'il leur fait, nous pouvons décerner l'image de ses rêves. Sa démocratie ne ressemble pas aux fantômes que l'on pare de ce nom, mais elle nous apparaît de façon bien vague. M. Pierre Flotte, en effet, ne la définit nulle part, parce qu'elle ne peut se déduire de lois logiques. Avant de la décrire, il faut d'abord la créer. Elle doit être moins inventée que vécue. C'est la réalisation d'un idéal qui ne peut se préciser qu'en se développant. A vrai dire, elle fait penser à l'ombre d'Anchise, lorsqu'Enée la rencontre aux Enfers.

*Par levibus ventis, volucrique simillima somno.*

\* \* \*

Le titre même du livre de M. Pierre Flotte *La Démocratie entre deux abîmes*, en résume l'idée principale. Les deux abîmes, entre lesquels, selon lui, chemine la démocratie, sont l'abîme de l'indi-



vidualisme — féminisme y compris — et l'abîme de l'autorité. Il ne voit qu'un remède à ces périls contraires : favoriser l'essor d'une élite qui lui donnera les cadres et l'âme qui lui manquent.

Voilà, résumée en cinq lignes, toute la thèse qui nous occupe.

Ce résumé, bien que très fidèle, donne une idée fautive d'un jivre plein d'intérêt. Réduit aussi arbitrairement à ses éléments essentiels, il se borne à reproduire un truisme, si répandu qu'il constitue presque une naïveté : Tous les régimes en effet, et pas seulement le démocratique, glissent, selon un rythme variable, de périodes d'autorité en périodes d'anarchie, et réciproquement. La monarchie traditionnelle elle-même et le despotisme comportent ces retours. La France a souffert d'anarchie sous Henri III et d'un excès d'autorité sous Louis XIV. Voici longtemps que l'on considère que tout régime politique normal est un compromis entre les libertés nécessaires des citoyens et la souveraineté imprescriptible de l'Etat. Mais cet équilibre, chef-d'œuvre de la politique, est toujours rare et instable. Les meilleurs régimes, dans les périodes les plus heureuses de l'histoire, n'en donnent que peu d'exemples. Toutefois dans tous les Etats où la souveraineté, d'une part, et la masse des administrés, de l'autre, forment des groupes distincts, cet équilibre de forces est possible et se réalise quelquefois.

Au contraire dans une démocratie, les mêmes hommes sont à la fois souverains et sujets. Nos démocrates exaltent l'individu et supposent en même temps que chacun vive pour tous. Ils ont créé la démocratie par réaction contre l'absolutisme, pour garantir les libertés individuelles, et elle ne peut fonctionner que si tous ses membres immolent leur liberté au bien commun. N'y a-t-il pas là une antinomie irréductible, parce qu'issue de la nature même du régime ?

Tel est le problème que M. Pierre Flotte aborde de front, et il le pose lui-même en termes excellents : « Anarchisme d'un côté, communisme d'Etat de l'autre, tels sont les deux pôles entre lesquels oscille le concept démocratique parce qu'il ne peut, sans s'abolir, exclure le principe individualiste qui l'anime, ni la fin despotique vers laquelle il tend ».

Devant cette contradiction, tous les théoriciens de la démocratie ont échoué, et M. Pierre Flotte, le dernier venu d'entre eux, et qui croit avoir trouvé la formule tant cherchée, M. Pierre Flotte ne cherche pas un instant à dissimuler l'échec de ses devanciers. Nous ne pouvons résumer ici l'analyse pleine de sagacité qu'il fait de leurs tentatives. On la lira avec profit, et on admirera en lisant ses raisonnements, son bon sens et la justesse de son diagnostic. Il faut nous borner ici à critiquer son point de départ.

\* \* \*

La contradiction que M. Pierre Flotte découvre dans le concept même de démocratie, — quoi qu'il en puisse croire, — ne s'y trouve pas ; la démocratie n'est pas tiraillée entre l'individualisme et le despotisme. Elle est despotique. Elle ne reconnaît aucun droit à ses membres ; elle les immole tous à l'intérêt de l'Etat. Les seules libertés qu'elle reconnaît sont les libertés politiques. Elle fait fi des libertés civiles et pénètre à tout instant dans la vie privée des citoyens. L'histoire orageuse des démocraties occupe plusieurs siècles de l'antiquité. C'est là qu'il faut observer son fonctionnement.

Ce type de démocratie a été détruit par le christianisme, qui mit fin à la religion de l'Etat, reconnut l'autonomie humaine et permit aux sujets de faire reconnaître par le souverain leurs libertés naturelles. Cette évolution très lente et compliquée de retours en arrière se poursuivait à travers les siècles, depuis la chute de l'Empire romain. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle elle s'exprima dans le mouvement libéral, qui aurait pu en être l'aboutissement heureux, s'il ne s'était alourdi d'erreurs philosophiques sur lesquelles nous

n'avons pas à revenir. En tout cas, au moment où la Révolution française éclata, cette évolution était achevée dans les esprits. Les domaines des droits de l'Etat et des droits des individus commençaient à être bien distincts. Si les lois ne s'étaient pas encore conformées au mouvement des idées, rien n'interdisait d'espérer ce progrès, ni même la création d'assemblées de contrôle, élues au suffrage universel, pour ajouter à la reconnaissance du droit, la force nécessaire pour le faire respecter.

A partir de ce moment, l'homme soucieux de la protection des libertés individuelles devait craindre avant tout l'affaiblissement du souverain et l'usurpation du gouvernement par l'assemblée populaire chargée du contrôle. Une pareille usurpation, en effet, devait fatalement détruire l'équilibre, supprimer le contrôle, et, à plus ou moins longue échéance, menacer les libertés elles-mêmes, puisque le gouvernement serait de nouveau sans frein.

Ce danger ne fut pas aperçu par les contemporains. Il fut au contraire aggravé par l'entrée en scène d'un mythe nouveau, qui emprunta les couleurs du libéralisme pour qu'on lui fit bon accueil, mais devait aussitôt conspirer à sa destruction.

Le père de ce mythe fut Rousseau — et c'est un étonnant paradoxe, une invraisemblable ironie du sort. Rousseau était plus que libéral, anarchique dans l'âme. Mais de Genève, il apportait dans ses bagages, la démocratie. La démocratie genevoise était, la dernière incarnation de la démocratie antique, un régime jaloux, intolérant, persécuteur, — le plus arriéré des régimes. Rousseau le présenta aux peuples comme le seul capable d'assurer le maximum de liberté aux citoyens.

C'est ainsi qu'il inventa et lança dans le monde cet idéal contradictoire que les démocrates cherchent en vain à réaliser. Plus judicieux que ses disciples, il croyait avoir inventé une chimère. Mais en l'affublant du nom usurpé de démocratie, il lui donna un air de race et assura sa fortune. Désormais, le libéralisme et la démocratie vont vivre côte à côte, idéals communs du monde moderne, mais principes ennemis sur lesquels on ne peut rien bâtir.

Une idéologie aussi contradictoire ne pouvait faire fortune qu'en s'enrobant d'une mystique. La mystique démocratique est faite d'oripeaux de toutes origines. Au début, les héros de Plutarque et la haine des tyrans y jouèrent le premier rôle. Plus tard, elle se confondit avec l'amour des peuples opprimés, l'esprit de conquête et les nationalismes naissants. Elle eut sa période humanitaire et sentimentale, plus verbale avec Lamartine, plus utopique avec Proudhon. Elle se confondit assez vite avec l'amour des humbles, mais ne prit que récemment de caractère d'un mouvement d'émancipation de la classe ouvrière. Enfin elle devint internationaliste et pacifiste, et ce n'est probablement pas le dernier avatar de son existence. S'il fallait préciser les étapes de son aventureuse carrière on pourrait dire avec quelque arbitraire, qu'elle fut surtout idéaliste vers 1848, puis matérialiste et scientiste sous l'influence du marxisme, et qu'elle tend aujourd'hui à se présenter moins comme une forme d'organisation de l'Etat, que comme une morale. Mais il y a toujours eu dans le mouvement démocratique des tendances, diverses et parallèles. Il en est qui prennent quasi forme de religion. Dans certains milieux catholiques, on considère la démocratie comme le cadre où se développeront le mieux les vertus chrétiennes. Mais il faudrait une immense parenthèse pour nommer seulement toutes les démocraties qui courent le monde. Nous ne pouvons nous perdre dans ces steppes. Toutes ces idéologies diverses, qui portent le même nom, doivent bien avoir quelque chose de commun et de permanent. Si elles étaient contradictoires elles se battraient. Or elles prétendent s'accorder, non pas sur tout, mais au moins sur certaines aspirations. Quel est donc ce trait commun qui se dissimule sous tant de masques ?

\* \* \*



Ici encore il faut en revenir à Rousseau. On s'est bien souvent étonné que Rousseau n'ait pas aperçu la contradiction qu'il y avait à se déclarer à la fois libéral et démocrate, apôtre des libertés naturelles de l'homme et du despotisme de la souveraineté populaire. Mais cette absence de logique n'est peut-être qu'apparente. Dans le fond de son cœur Rousseau n'était tout à fait, ni libéral, ni démocrate. Il était égalitariste. Et peu lui chaut en somme que les hommes soient égaux dans la liberté ou dans la servitude, du moment qu'aucune inégalité *héréditaire* ne blesse la susceptibilité des uns ou n'exalte l'orgueil des autres. Rousseau est un sentimental et si l'on veut le comprendre, il faut suivre la logique de son cœur et non celle de l'esprit.

C'est aussi dans le cœur des démocrates qu'il faut chercher la logique de la démocratie. Elle aussi est sentimentale; elle aussi importe au fond d'elle-même une invincible horreur de toute inégalité héréditaire. Sous tous les appareils et toutes les verboroses, telle est l'âme du mouvement démocratique, le tuf profond dans lequel il affermit ses racines.

C'est encore sous cet aspect que nous le reconnaissons aujourd'hui, après un siècle d'évolutions, dans le livre de M. Pierre Flotte vers lequel ce long détour nous ramène.

\* \* \*

M. Pierre Flotte abandonne délibérément tous les principes accidentels qui champignonnent sur l'idée de démocratie. L'égalité même, il la rejette comme un faux dogme, et la condamne sans merci :

« ... Il est nécessaire de dissocier ces deux termes de démocratie et de régime égalitaire, si longtemps accouplés par la tradition verbale. Sans doute les répugnances à cette dissociation seront nombreuses, parce qu'elle froisse des habitudes, parce qu'égalité paraît sœur cadette de liberté, parce qu'en dépit de la raison et de l'histoire il paraît démocratique de marcher vers un nivellement. Pourtant il suffit de se rapporter aux textes pour comprendre qu'en 89, l'égalité n'était pas entendue autrement que comme égalité des droits, égalité en naissant : la Déclaration des droits de l'homme le dit formellement; elle prescrit les « distinctions » fondées sur « l'utilité commune. Il faut que ces distinctions soient rehaussées par la morale et enseignées par l'éducation entière ».

M. Pierre Flotte n'est fichtre pas féru d'égalité. Au contraire, selon lui la guerre a montré la nécessité de l'autorité et tous les milieux se sont ralliés à cette évidence de fait :

« A une *démocratie il faut des chefs*, proclamait un ministre qui n'était pas un chef.

« La *démocratie c'est le règne des élites*, répondait M. Herriot.

« Elite ou chef; il ne faut pas dire élite et chefs, et la différence vaut qu'on y regarde de près.

« La guerre avait détruit le dogme égalitaire. Restait à organiser l'inégalité. Problème capital qu'on aperçut alors de façon confuse. Il était deux manières de la résoudre. Ou bien des saisir la multitude au profit d'un personnel gouvernemental renforcé à l'américaine; la remettre aux mains de chefs plus forts; ou bien organiser la multitude de façon à y recruter en permanence un élément qui par sa culture, son labeur, son goût de l'action fut assez près du peuple pour le conduire. C'est cet élément que nous appelons élite. La première solution abolissait en fait la démocratie, la seconde non seulement se conciliait avec la démocratie, mais lavait la démocratie du reproche d'égalitarisme stupide que tous les antidémocrates reprenaient complaisamment. Cependant, que de difficultés! Comment empêcher cette élite de devenir une caste fermée et comment la recruter? »

Voilà toute la démocratie de M. Pierre Flotte : Pas d'inégalités *héréditaires*.

Cette dernière incarnation de la démocratie s'exprime généralement dans le principe de *l'égalité du point de départ*. Le plus souvent d'ailleurs c'est en matière scolaire qu'on en poursuit l'application. Mais il serait dangereux de limiter à ce seul domaine la critique du principe. *L'égalité du point de départ*, en effet, n'est pas seulement un élément de l'idéologie démocratique : c'est la démocratie tout entière.

Il suffit de lire attentivement le livre de M. Pierre Flotte, pour s'en convaincre. Et c'est pourquoi nous croyons qu'il est un bon point de départ à l'étude et à la critique de la démocratie contemporaine.

Etienne DE LA VALLÉE POUSSIN.

## New-York

(pour changer.)

Depuis qu'un tas de gens se sont mis à découvrir New-York et les Etats-Unis et à consigner dans des bouquins multicolores les résultats de leurs expéditions nord-américaines, mon inséparable ami Adolphin Pinoche s'est senti piqué du désir de jouer, lui aussi, son petit Christophe Colomb, se disant qu'après tout une 6793<sup>e</sup> découverte de l'Amérique n'offrirait guère moins d'intérêt que la 6792<sup>e</sup>. (N. B. Paul Morand, n° 6788.)

Adolphin Pinoche cingla donc vers l'ouest, ayant soin d'emporter dans ses bagages ces accessoires qu'on dit indispensables pour « réaliser » le nouveau monde : des yeux « neufs ». Arrivé en vue de New-York, il se les vissa dans les orbites, et regarda. Il vit beaucoup de choses, dont il m'envoya régulièrement le minutieux relevé agrémenté, de fois à autre, de quelques impressions. De ses lettres, je sélectionne quelques extraits, certainement aussi inédits que les révélations de M. Yvon Lapaquellerie sur *New-York aux sept couleurs*. (N. B., n° 6790.)

Avant tout, par respect pour la chronologie, voici un *Aperçu de la vie à bord* :

« Sous le rapport du temps, notre traversée fut moyenne. La majorité de nos journées fut grise, et l'atmosphère du navire s'en ressentit. Deux jours vraiment splendides et une trentaine d'heures de grosse mer (ceci étant encore très relatif, bien qu'au gré de certains ce fût une catastrophe).

« Comme passagers, rien de transcendant. Il y avait moi, évidemment. Mais à part cela, environ deux cents passagers de première, de tous genres et de toutes nationalités : Anglais, Américains, Polonais, Tchécoslovaques, Américains de Francfort, etc. Peu de types vraiment caractéristiques, sinon un gros Américain bon vivant auquel nous devons d'avoir eu trois soirées dansantes au cours de la traversée. Quelques révérends qui s'étaient donné pour mission de rendre la religion agréable aux dames, — quelques dames, quelques jeunes filles, et quelques autres personnes (actrices, artistes en toutes spécialités; faut-il insister?).

« Parmi les jeunes filles, des Américaines pas mal amusantes à étudier : les unes d'une pédanterie remarquable, les autres d'une rouerie effrontée, et quelques-unes sortables. Mes rapports avec les jeunes filles du bord ne furent pas, dès le début, ce qu'ils devinrent aux derniers jours : je les ignorais autant qu'elles m'ignoraient. C'était olympien : se croiser cent fois par jour sur quelques mètres carrés de territoire commun, se regarder comme des chiens de faïence et ne jamais se dire un mot. Il est vrai qu'il y avait, de part et d'autre, une certaine appréhension à risquer une offensive contre un ennemi inconnu. Cela dura quatre jours.

« Après quoi, le gros Américain, épouvanté de voir tant de mines tragiques sur le bateau, organisa un premier bal. Coups de main hardis contre les avant-postes ennemis, généralisation de l'offensive, faible résistance assurant bientôt une victoire complète. On dansa donc. Comment? Distinguons : les cavaliers, raides comme des obélisques et sans aucune grâce (je parle des autres, ne m'étant pas vu dans une glace); les dames, re-distinguons : les unes normalement, comme des jeunes filles de chez nous; les autres... *Ach! Lieber Gott*, ma chère... Le menton littéralement accroché à l'épaule du danseur, joue contre joue avec un air de vierge



martyre. Le plus beau de l'histoire, c'est que je n'y ai pas coupé. J'engage une sémillante Sud-Américaine, elle accepte, je l'agrippe, — pan! le fard de sa joue droite contre la carnation immaculée de la mienne. »

*La lettre de mon ami continue sur ce ton. Je juge inutile d'allonger l'extrait. Tout en dansant, il arrive en vue de New-York :*

« Il est difficile de rêver port naturel qui soit plus magnifiquement disposé : embouchure d'une largeur exceptionnelle, rives verdoyantes, ensemble imposant et harmonieux. L'impression s'avive à mesure que l'on approche de la ville, au milieu du grouillement rapide des navires de tout tonnage qui s'entrecroisent, et lorsqu'apparaît, face à l'océan, toute droite sur un fond de grisaille, la statue de la Liberté. C'est d'un symbolisme très prenant, cette Liberté géante saluant ceux que leur envoi l'ancien monde, et tournant délibérément le dos au nouveau. Cela peut paraître pompier, à en juger de loin, mais vu dans son cadre, c'est d'un grand effet et d'une réelle beauté.

« Du même coup que l'on aperçoit la statue de la Liberté, on découvre sur la droite, la masse prodigieuse des gratte-ciel de *down town*, — de la ville basse. Il se dégage de cet ensemble une telle impression de force, de puissance, de richesse et d'équilibre que, mettant de côté tout souci d'esthétisme, on ne peut s'empêcher de s'étonner et d'admirer. C'est dire que le premier contact avec l'Amérique frappe de favorable manière. »

*Mon ami débarque, après le classique interrogatoire : « Etes-vous bigame? anarchiste? » Il a répondu : non. S'il l'avait été, il eût répondu la même chose. Il foule le sol de la métropole.*

*Pour la première fois de sa vie, il se trouve devant un gratte-ciel.*

« La plus forte impression que je garde de New-York, — et l'on a l'occasion d'en ressentir pas mal, — est celle que j'ai éprouvée au cœur du nid des gratte-ciel, dans les environs de Wall Street. Qu'on se figure des rues étroites, bordées d'édifices de vingt, trente étages et plus, — tellement hauts qu'ils semblent se rejoindre par les sommets et ne laissent plus percevoir qu'un infime lambeau du ciel; une odeur de cave; pas d'air; une lumière grise et rare; une atmosphère oppressante et, où que le regard se pose, des murs, des fenêtres, des fenêtres et des murs. Jamais de soleil, jamais de gaieté, rien qu'une frénésie de travail, — un vertige. On explique et l'on décrit cela très mal, mais c'est intraduisible.

« Devant l'imprévu de ce spectacle inimaginable, on ne peut s'empêcher de rire, ce qui est une des formes extrêmes de l'étonnement.

« Rien de beau, aucun art; mais de la science, une inconcevable audace et de la force. On comprend la fierté des Yankees, d'avoir conçu et réalisé de telles énormités. »

*Mon ami continue ses pérégrinations dans la métropole :*

« Je suis éreinté. Les jambes me rentrent dans le corps et me sortent par les oreilles. Mais aussi que n'ai-je vu et fait depuis que je trotte! Après le quartier chinois, j'ai visité le quartier italien, qui ne le cède en rien au premier sous le rapport du pittoresque et de la saleté. Je n'ai quitté ces parages nauséabonds que pour m'enfoncer dans quelque chose de pire encore : la rue de la Perle. Il est impossible de se faire une idée, même très vague, de ladite rue de la Perle, joyau unique. C'est la rue la plus dégoutante qu'on puisse imaginer. Ce qui couronne son charme, c'est qu'elle est très étroite et que sur toute sa largeur, la vue du ciel lui est enlevée par un train aérien qui bondit sur la tête des passants avec un fracas d'enfer.

« Il ne faut pas s'imaginer que ce coupe-gorge soit situé dans un coin excentrique de la ville : il n'est pas à cent mètres du grand centre d'affaires, dans la région des *sky scrapers*. Ce contraste est tout New-York.

« Et les mélanges! Le spectacle de la rue de la Perle m'ayant momentanément coupé l'appétit, j'en profite pour marcher, marcher vers le nord. J'échoue dans un restaurant russe; une serveuse parlante le français me sert du macaroni à l'italienne à côté d'une table où bâfraient un Allemand.

« Honorablement sustenté, je me laisse tenter par le spectacle donné en matinée dans un théâtre proche; la pièce est d'un auteur scandinave; l'acteur principal est Juif; le public est presque exclusivement féminin. Pendant que ces messieurs sont à leur bureau, ces dames viennent tuer trois heures entre une séance de *shopping*

et le thé qu'elles prendront à leur club. L'acteur juif se tue d'un coup de revolver à la fin du dernier acte.

« Sous le coup de cet émouvant suicide, je me rends dans un cinéma monstre où l'orchestre se compose de cent musiciens. (Note de moi : mon ami fit sa découverte de New-York avant le triomphe du film sonore.) Pas de chance ce jour-là, car la fin du film me réserve l'émotion d'un assassinat suivi d'un nouveau suicide. En désespoir de cause, je me précipite dans un restaurant français où je me fais servir une salade russe sans que plus personne n'attentât à ses jours. »

*Le lendemain, mon ami va à l'Hippodrome qui était, in illo tempore, « le plus grand cirque du monde ». Comme il me sait, ainsi que l'étaient les empereurs romains, friand de cirque, il m'épluche le programme :*

« D'abord ce cirque n'est pas un cirque : c'est un théâtre. Mais la scène est tellement vaste que dans le courant de la représentation on y installe une piste. Tout autour, cinq mille places assises.

« Après quelques numéros de danse exécutés par les trois cents girls de l'établissement, voici le clown. Excellent, il débute par donner un concert de sonnettes. Il a une trentaine de sonnettes sur une table devant lui; en les saisissant l'une après l'autre avec énormément de souplesse et de rapidité, il joue un air de musique. Quand il a fini, il revient au milieu de la scène, après avoir transporté table et sonnettes dans un coin. Mais à peine est-il revenu que trois sonnettes descendent de la table et courent vers lui; furieux, il tire sur elles des coups de revolver qui les font retourner à leur place. Le public applaudit; cela ne plaît pas au clown, qui le mitraille à coups de revolver.

« Fatigué de cet exploit, le clown va s'appuyer sur le barreau d'une grille, qui pousse un son aigu; il tressaute et s'accoude à un autre barreau qui barit à fendre l'âme; épouvanté, il se confie à un troisième, qui siffle comme un merle. Il n'en faut pas davantage pour que le clown, inspiré, donne un grand concert sur les trente-six barreaux de la grille. Le public trépigne; froidement, il tire dessus.

« Après cela, il prend un énorme chandelier à cinq branches surmontées chacune d'une pipe. Il s'installe à trente pieds, vise avec son revolver et casse une pipe. C'est trop facile. Il tourne le dos au chandelier, se baisse, vise entre ses jambes et casse une seconde pipe. Encore trop facile. Il va chercher une carabine avec un long canon en épingle à cheveu. Il tourne le dos aux pipes et tire; on entend le sifflement de la balle prenant son virage dans le canon — *wizzzz* — pan! la troisième pipe vole en éclats. C'est encore trop facile. Le clown va reprendre son revolver et cherche une glace; il vise, dans la glace, la pipe qui se fracasse. Dégouté de toujours réussir, il finit par emboucher une petite trompette et souffle vers la dernière pipe, qui s'éffrite. »

*Voici, pour clore le spectacle, la grande scène finale :*

« Au lever du rideau, on voit deux gondoles naviguer dans un étang. Tout autour et derrière, en rangs profonds, les trois cents choristes en costumes miroitants. Tout à coup un premier rang de huit girls s'avance, met un pied dans le bassin, descend, continue et disparaît sous l'eau. Huit autres s'avancent, disparaissent. Et ainsi font encore trente-deux autres. Ce sont les quarante-huit « plongeurs en eau profonde ».

« Arrivent alors huit femmes en maillot vert-grenouille. Elles grimpent le long du rideau, plongent, replongent en faisant le saut périlleux, sur le dos, de côté, sur la tête de trente-six façons. On descend deux trapèzes au ras de l'eau; deux plongeurs s'y accrochent par les pieds, et les trapèzes remontent. Arrivées à dix mètres au-dessus du bassin, tête en bas et bras ouverts, elles se laissent tomber... Plutch!

« Puis vient le numéro sensationnel. Un « noble chevalier », tel Lohengrin, arrive en gondole, accompagné d'une Dame magnifique. Ils mettent pied à terre; la Dame enlève son lourd manteau et étincelle dans un maillot argenté. Une corde descend du plafond. La Dame l'agrippe et la corde remonte à cinq, dix, quinze, vingt mètres, dans la coupole, jusqu'à une planche qui semble suspendue au ciel par des ficelles. La noble Dame y prend pied et s'y installe, toute droite. Alors lentement elle ouvre les bras, se penche insensiblement en avant, et dans un vol plané impressionnant pique de c.s hauteurs dans l'onde non-amère. J'essayerai cet exercice-là quand je serai mort.

« Mais voici l'apothéose. La lumière décroît imperceptiblement



pendant quelques secondes; l'obscurité se fait complète un instant, puis brusquement tout se réillumine. Les quarante-huit plongeurs en eau profonde émergent du bassin dans deux petits temples circulaires; au fond de la scène, au milieu et hors de l'eau, un troisième temple apparaît. Il se prend à tourner, et tout à l'entour fusent des jets d'eau. Dans l'eau, les deux temples se

mettent à tourner également, au milieu de jets d'eau grandissants. Enfin de la rampe circulaire cent jets d'eau jaillissent soudain, s'allongent, s'allongent, s'allongent jusqu'à ce que la scène entière, étincelante de mille feux, ne semble plus qu'une cascade de perles. Bonsoir.

P. C. C. : CH. DU BUS DE WARNAFFE.

## Les idées et les faits

### Chronique des Idées

#### Les Missionnaires de Scheut et leur fondateur

Aux amis des missions, si nombreux aujourd'hui depuis le réveil de la conscience catholique, le R. P. Rutten, supérieur général de la Congrégation du Cœur Immaculé de Marie, présente l'histoire de la fondation de cette généreuse entreprise dont l'Eglise de Belgique est justement fière. Elle remplira d'admiration tous ceux qui la liront, elle excitera un plus vif intérêt que le récit des plus hardies explorations et des plus fameuses expéditions militaires; elle exaltera leur reconnaissance envers la Providence divine; elle fera voir ce que peut un homme, son instrument, un prêtre selon le cœur de Dieu, lorsqu'il a le courage de répondre à son appel et de faire confiance à son intervention.

Théophile Verbist, le fondateur des Scheutistes, doit être mis au rang des plus célèbres conquérants d'âmes; il a jeté les bases d'une congrégation de missionnaires, l'unique congrégation belge de l'espèce, qui compte aujourd'hui plus de neuf cents membres, qui évangélise la Mongolie, le Congo, les îles Philippines, qui a sauvé des millions d'âmes depuis plus des soixante ans qu'elle existe. Théophile Verbist a fait de grandes choses parce qu'il fut prêtre des pieds à la tête, d'une foi à transporter des montagnes, d'un zèle dévorant qui ne mettait pas de bornes à ses ambitions, d'un courage indomptable, d'une confiance illimitée en Dieu.

Dieu et les âmes! Il les aimait plus que tout, plus que lui-même, plus que sa famille et ses amis. Il leur sacrifia tout sans réserve, sans commettre le plus léger larcin dans l'holocauste. Et, humble avec cela, ce grand Anversois qui avait mis le cap sur l'immensité de la Chine et brûlait de conquérir au Christ ses quatre cents millions de païens; oui, humble, dans la profondeur de son être, jusqu'à être sincèrement convaincu — chose si rare — de son néant. Vous avez connu, au temps de la guerre, de ces modestes qui ne payaient pas de mine, qui ne se vantaient jamais, plutôt silencieux et réservés, et qui, à l'assaut d'une tranchée, sous le feu de la mitraille, accomplissaient des prodiges d'héroïsme, tandis que se terraient les bravaches. Tel Théophile Verbist, un timide, très peu loquace, défiant de lui-même, ayant l'air embarrassé. Mais ce timide avait un cœur de héros.

Il était ici aumônier à l'Ecole militaire et s'occupait de la direction spirituelle des Soeurs de Notre-Dame — travaillant dans le rouge et dans le blanc, par un singulier contraste — quand il fut prié de prendre la direction de la Sainte-Enfance pour le diocèse de Malines. C'est là que la Providence l'attendait. Il se mit à rêver de la Chine, il évoqua ces multitudes d'infidèles, il eut un transport de zèle apostolique. Et c'était, vers 1860, l'heure où la Chine s'ouvrait enfin à l'Europe. Partir, oui! C'est tout simple, mais partir seul? Non! A moi les braves et courons à l'assaut!

Tout de suite il conçut cette pensée que la catholique Belgique devait à Dieu et se devait à elle-même de lever une armée de missionnaires, de créer une société belge d'apôtres qui seraient, camp volant, à la disposition du Saint-Siège, pour les missions lointaines.

Naturellement, malgré sa réserve habituelle, il ne sut pas porter seul son secret. Il avait un ami, l'abbé Van Segvelt, vicaire à Sainte-Gudule, un ami digne de lui, capable de le comprendre. Charmant cœur à cœur, où l'idée caressée se précisa, prit corps, s'ancra dans une résolution magnanime.

Mais il y a loin de la coupe aux lèvres! N'importe. Il faudra patienter pendant quatre ans, de 1861 à 1864, avant que le rêve

se réalise. Il faudra surmonter une longue série d'obstacles qui se dresseront sur la route, obtenir l'approbation du cardinal-archevêque, Englebert Sterckx, la protection de l'Episcopat, négocier avec le cardinal Barnabo, préfet de la Propagande, en passer par les sages lenteurs de la procédure romaine, multiplier les démarches à l'infini pour que Rome autorise provisoirement d'abord la fondation nouvelle. Elle exigeait, au préalable, la formation d'un groupe initial et la garantie de ressources suffisantes pour assurer la stabilité de l'entreprise, fournir au moins quelque chance d'avenir.

La Providence éprouvait la longanimité de Théophile Verbist. Deux vicaires de Molenbeek-Saint-Jean, MM. Vranck et Verlinden s'étaient joints, dès 1861, aux deux fondateurs. Pas un candidat en 1862. Enfin, l'année suivante, le 6 juillet, l'abbé Bax, vicaire à Montaigu, vint s'offrir à M. Verbist, ne se doutant pas assurément de l'avenir qui l'attendait; il deviendra évêque en Mongolie où il trouvera la mort après vingt-quatre ans d'apostolat. Un an après survient un candidat inattendu : l'abbé Hamer, de Nimègue, celui qui sera un jour Mgr Hamer et versera son sang pour la foi, proto-martyr de Scheut.

Ces six prêtres sont le noyau primitif et jusqu'au départ pour la Chine, la jeune congrégation n'en comptera pas davantage.

Il fallait un siège à l'œuvre et, ici, la Providence, avec une maternelle attention, lui ménagea la chapelle de Notre-Dame-de-Grâce, désaffectée, que son dernier propriétaire, M. Brabandt, désirait ardemment restituer au culte. A l'ombre de la Vierge miraculeuse, trouvée dans le creux d'un arbre, chère à la piété de nos princes, à Philippe le Bon et à son fils Charles le Hardi, une Chartreuse s'était installée qui appela sur elle successivement la fureur des Gueux, la persécution de Joseph II, la rage des sans-culottes. Il était arrêté là-haut que le sanctuaire au moins survivrait à ces attentats, et que la Congrégation du Cœur Immaculé de Marie y prendrait naissance et ne cesserait de s'y affermir sous les auspices de la Vierge.

Il fallait des ressources, elles furent demandées d'abord à une souscription publique. La Belgique, éclairée par les évêques, sympathisa d'emblée avec l'œuvre essentiellement nationale de Scheut.

Il fallait des constitutions, elles furent élaborées et débattues entre le très prudent archevêque et le fondateur.

Il fallait un champ d'apostolat, et la Propagande, à la suite d'accords avec les Lazaristes, assigna finalement à la Congrégation de Scheut le vicariat de Mongolie, vaste région de 1,100 kilomètres en largeur et de 4,000 kilomètres en longueur!

Ce fut le 1<sup>er</sup> septembre 1864 que la Propagande, après l'avoir provisoirement adoptée, en novembre 1863, lui confia cet immense territoire. Le 24 octobre 1864, Verbist et ses compagnons prononcèrent leurs vœux de religion devant le cardinal Sterckx, dans la chapelle de Scheut. Et, enfin, on allait mettre à la voile lorsque surgit une stupide question de passeports, prétendument refusés, qui retarda d'un an encore le départ.

Il y avait quatre ans que le fondateur pria Dieu de lui ouvrir la route de la Chine, quatre ans durant lesquels il s'était consumé en labeurs préparatoires. Il avait associé à sa pensée quelques collaborateurs d'élite et attendait les conduire lui-même au champ de bataille. Mais il avait atteint quarante-trois ans et tous les siens lui criaient que c'était folie de partir à cet âge pour les steppes de la Mongolie.

De fait, ses forces se sont vite épuisées là-bas; il devait y succomber en février 1868, après deux années de travaux ingrats, n'étant parvenu qu'à la fin de son séjour à comprendre le chinois et à être compris dans cette langue.



Mais c'était bien ainsi. Le fondateur d'une congrégation missionnaire devait faire l'expérience de cette vie pour léguer à ses disciples la leçon de l'exemple qui autoriserait ses paroles, pour transmettre aux héritiers de sa pensée le véritable esprit qui devrait les animer. Il partit avec Van Segvelt, Vranckx et Ferdinand Hamer. L'aide-laïc qui les accompagnait, Paul Splingaert, devait se faire une brillante situation en Chine.

Le 2 décembre 1865, le premier groupe des Scheutistes parvenait après une heureuse traversée, dans la chrétienté de Si-Wan-tse, district central du vicariat de Mongolie.

Comme l'avait prévu M. Verbist, le fait accompli, le départ réalisé, donna confiance. En cette année même, la phalange se grossit d'une dizaine de vocations, Martin Guisset de Champion, Auguste Thys de Turnhout, Guillaume Meyer de Zeddaen, Théodore Rutjes de Duiven (près Haarlem), Joseph Wilryck de Turnhout, Adrien Paeps de Poppel, Gérard Muymteman d'Utrecht, Théodore Otteur de Bois-le-Duc, Jérôme Van Artselaer — futur, supérieur général, futur évêque — Hubert Otto, de Bruxelles, Mgr Otto toujours en Chine et continuant à y mener l'humble vie du missionnaire.

Un deuxième départ emmena en cette même année 1866 le P. Verlinden, avec Guisset, Thys et Meyer.

L'historien de Scheut nous montre à l'œuvre ces pionniers de l'apostolat qui, se frayant une route à travers des régions montagneuses, avec une vaillance d'âme qu'aucun obstacle n'a fait reculer, sont parvenus, avec l'aide de prêtres indigènes, à faire largement fructifier la semence évangélique dans les sept districts de la Mongolie.

La Providence a demandé aux deux fondateurs de jeter leur vie, si j'ose dire, dans les fondations de leur œuvre. En 1867, le typhus exanthématique enlevait le P. Van Segvelt, à Si-wan-tse. Le 23 février 1866, le même mal frappait de mort le P. Verbist, Provicaire apostolique, au cours d'une tournée de confirmation, dans un des plus pauvres villages de la Chine, dans la vallée des tigres, entouré de braves chrétiens, assisté par un prêtre indigène, mais séparé de tous ses compagnons.

Cette mort sublime d'abandon à Dieu ne fut pas une catastrophe. Elle fut la rançon d'une protection divine extraordinaire qui se manifesta sur la congrégation scheutiste. Verbist est mort en héros martyr de son œuvre, il a scellé de son sang les Constitutions qu'il lui a données et les admirables leçons de son expérience.

Il a laissé par ses exemples et ses écrits, c'est-à-dire ses lettres, la juste conception de la vocation du missionnaire.

C'est un homme à son image, taillé sur son patron, passionné pour la conquête des âmes, sans doute, mais, avant tout, fermement décidé à les acheter au prix de ses souffrances, inébranlablement déterminé à tout souffrir physiquement, moralement, et des hommes et des choses, pour affirmer les chrétiens, pour convertir des infidèles, et cependant, assez enraciné dans l'humilité et la confiance pour n'attendre le succès que de la grâce divine.

Si votre cœur est recouvert de ce triple airain, la volonté de tout souffrir et de tout oser, la conviction de votre néant, la confiance sans borne : allez! suivez votre attrait! Vous pourrez planter la croix du Christ dans les âmes parce que vous la portez dans la vôtre.

J. SCHYRGENS.

## ÉTATS-UNIS

### Scènes de la vie future

M. Georges Duhamel termine dans le dernier numéro de la Revue de Paris les impressions d'Amérique qu'il publie sous ce titre. De son dernier article nous détachons ces extraits :

#### LE NOUVEAU TEMPLE

De loin, de très loin, à travers les fanfares du vent d'automne, par-dessus les rauquements, les apostrophes et les colères de dix mille autos qui se querellent pour la place, on entend le souffle du stade, ses clabauderies, ses orages.

Une banlieue crasseuse, confuse, encombrée. Un grand terrain vague, et le stade que la foule occupe comme une forteresse

conquise. Ce n'est pas le Colisée, ni l'amphithéâtre d'El Djem, si fier, là-bas, dans la plaine altérée. C'est une bâtisse de ce style qui s'avoue, cyniquement, utilitaire. Une énorme, et dirait-on, frêle coquille de ciment, ouverte face au ciel et que recouvre une couche grouillante et grenue de chair humaine.

Nous avons passé les guichets, car le dieu de l'endroit exige une assez lourde obole. Nous avons cheminé dans des couloirs et des escaliers. Enfin nous parvenons à l'air libre.

Voici la plus grande multitude qu'il m'ait été donné de voir, rassemblée, rangée, tenue en respect par un rite quasi religieux. Que sont, au prix de celles-ci, les foules du théâtre ou du concert, celles des réunions politiques, ou même celles des églises, ou même celles des cinémas? En vérité, je découvre ici l'un des temples de l'Amérique moderne.

Quelle haute et noble pensée peut amener en ces lieux un si grand concours de peuple? Quelles passions font grimacer tous ces visages, hurler toutes ces gorges? Quelle espérance? Quelles haines? Un instant, je ferme les yeux, pour sentir cette puissante foule d'une façon plus interne, pour mieux percevoir ses soupirs, ses élans de rage ou de joie, pour me laisser non pas enivrer, mais tout au moins emporter, rouler, bercer peut-être par cette vague d'humanité. Puis, de nouveau, la lumière.

Éparpillés sur un gazon divisé par des raies blanches, une trentaine d'hommes jouent au ballon. Autant qu'il est possible de juger à la distance où je me trouve, ce sont des hommes jeunes. Ils ont le crâne protégé par un casque à bourrelets, et de même les tibias par des jambières à la romaine. Collés sur leurs maillots, de larges étiquettes portant un numéro d'ordre.

Ce n'est pas un jeu radieux, allègre, aérien; mais quelque chose de sombre, de farouche et de contenu. Une trentaine d'hommes, à peu près, sur la pelouse, en deux camps. Ils s'immobilisent d'abord, assez longtemps, dans des postures étranges. Ils semblent s'épier du regard, tels des fauves à l'affût. Puis le ballon s'envole. Alors une mêlée très courte, confuse, d'une indécible brutalité. Oh! rien d'une danse harmonieuse, rien de la statuaire grecque. Nulle élégance, nulle fantaisie et, surtout, nulle beauté, sinon celle, repoussante, qui se peut découvrir dans une scène de sauvagerie. Et, tout de suite, un coup de sifflet : la meute s'immobilise, se contracte de nouveau, se reprend à guetter sa proie avant la nouvelle rixe.

Voilà ce que l'on voit sur la pelouse. Pour moi, pour le profane impatient, ce n'est pas là qu'est le spectacle.

Le spectacle est sur les gradins, avec la foule. Combien sont-ils? Quarante, cinquante mille, peut-être plus, je ne saurais dire. L'université de la ville a défié l'université d'un Etat voisin. Chacune des tribus, face à face, arbore ses oriflammes. Garçons à droite, filles à gauche. Le menu peuple achève de remplir le gigantesque vaisseau : une foule roturière, sans caractère et sans mandat, qui n'est là, et qui le sait, qu'en qualité de ballast, de bourre ou d'appoint. Une foule dans laquelle on pourrait reconnaître et compter cinq cents fois le même chapeau d'homme, — gris à ruban noir, — mille fois le même chapeau de femme, — le bleu, la forme, la cocarde — tous les stocks imposés par l'industrie locale. Bref, la foule, dans toute sa monotone horreur.

Dans la mesure même où il participe de l'hygiène et de la morale, le sport — acceptons le terme puisqu'il a forcé notre vocabulaire — le sport devait être, avant tout, une chose personnelle, discrète, ou même un jeu de libres compagnons, une occasion de rivalités familières et surtout, comme disait le mot avant ses aventures modernes, un plaisir, un amusement, un thème de gaieté, de récréation. Le sport, entre les mains de traitants ingénieux, est devenu la plus avantageuse des entreprises de spectacle. Il est — corollaire obligé — devenu la plus étonnante école de vanité. L'habitude, allègrement acquise, d'accomplir les moindres actes du jeu devant une nombreuse assistance a développé, dans une jeunesse mal défendue contre les chimères, tous les défauts que l'on reprochait, naguère encore, aux plus arrogants des cabotins. Il s'est fait un bien étrange déplacement de la curiosité populaire. Quel ténor d'opérette, quel romancier pour gens du monde et du demi-monde, quel virtuose de l'éloquence politique peut se vanter, aujourd'hui, d'être aussi copieusement adulé, célébré, caricaturé que les chevaliers du « ring », du stade ou de la piste? Et je ne parle pas des princes, des spécialistes exceptionnels,



des inventeurs, de ceux qui ont des traits d'inspiration, créent un genre, une tradition, se montrent, en quelque mesure, grands par la patience, le courage, la grâce ou la fantaisie. Non, je parle de ces honnêtes garçons qui font correctement les gardiens de but, courent assez bien les cent mètres, savent pédaler longtemps et qui ne peuvent plus ouvrir un journal sans y chercher de l'œil leur profil et le récit de leurs exploits dominicaux. Je parle de ces gentils compagnons qui, dès l'enfance, chérissaient la force, la souplesse, le beau jeu, l'acte élégant et difficile, de ces bons gars que l'on a, petit à petit, gâtés d'orgueil, engagés dans des concurrences absurdes, livrés au pire des publics, celui du cirque, enivrés d'une gloire grossière, perfide, bientôt plus nécessaire que l'alcool. Je parle de tous ces enfants que l'on disait avec juste raison des amateurs parce qu'ils aimaient quelque chose, et que l'on voit se transformer bien vite en sportsmen de métier, vaniteux, cupides, que la moindre défaveur aigrît et dévoie. Ils cessent d'aimer leur plaisir dès qu'il devient un gagne-pain.

L'ambition, sans doute noble en soi, de briller au premier rang pousse un grand nombre de jeunes hommes à réclamer de leur corps des efforts auxquels ce corps paraît peu propre. Le sport n'est plus, pour beaucoup, un harmonieux amusement, c'est une besogne harassante, un surmenage pernicieux qui excède les organes et fausse la volonté. Trop vite spécialisé, l'athlète ne se développe pas dans un heureux équilibre. Il accuse des stigmates, les déformations et les laideurs où se marque tout excès professionnel.

Dès que les compétitions perdent leur gracieux caractère de jeux purs, elles sont empoisonnées par des considérations de gain ou de haines nationales. Elles deviennent brutales, dangereuses; elles ressemblent à des attentats plutôt qu'à des divertissements.

Les jeunes hommes qui prennent, sur leur loisir ou sur leur ouvrage, le temps de cultiver un de ces sports exigeants que soignent les hommes d'affaires avec leur attirail de presse et de gloire, ces jeunes gens risquent de compromettre une carrière substantielle pour une brillante illusion. Quel saint, ayant à choisir entre un emploi obscur dans quelque ministère et l'espoir d'être un jour capitaine de foot-ball, garderait la sérénité? Qui ne lâcherait l'austère proie pour l'ombre enivrante?

Dans le dessein de pousser notre jeunesse française à ce culte des sports, on a fait jouer les plus vénérables ressorts. On a dit que la patrie, menacée, appauvrie, peut avoir besoin, quelque jour, d'une jeunesse aguerrie par les jeux de force et d'adresse. L'argument est sans valeur si l'on s'en rapporte à l'histoire. La grande guerre fut faite, en France du moins, par des paysans, des employés, des ouvriers, des bourgeois, des intellectuels, sans culture sportive pour la plupart, et qui, pendant près de cinq ans, ont montré des vertus physiques et morales dignes de considération. En revanche, certains princes du sport n'ont même pas compromis leur grandeur dans les misères de la troupe.

Entre tous les griefs que soulève cette curieuse querelle, on ne saurait passer sous silence l'éternelle question du langage. Les professionnels du sport ont acclimaté, chez nous, un jargon ébouriffant, presque intraduisible, farci de mots étrangers, employés hors de propos, prononcés de façon comique, engagés dans des métaphores que le bon sens désavoue, — je ne parle pas du bon goût.

#### ASSURANCES

— N'allez pas croire, Monsieur Stone, que je sois de ces hommes qui rêvent d'empêcher la mer de monter. Je suis assuré, comme tout le monde, contre toutes sortes de calamités, de fautes ou de sottises. La différence entre nos façons de considérer et d'accepter les choses, c'est que je m'efforce toujours de bien voir où le vent m'emporte. Celui qui, dans le monde moderne, se refuserait à contracter un certain nombre d'assurances, du même coup se condamnerait soit à vivre comme une larve, soit à courir d'extravagantes aventures. J'ai donc signé maintes polices. Je sais que, par là, j'acquiesce à la commercialisation de certaines valeurs morales, que, par là, je les déprécie et les avilis, que la vie, la mort, la souffrance, la joie, du fait même que je leur laisse assigner une valeur marchande, perdent partie de leur valeur humaine ou, si le mot ne vous fait pas peur, de leur valeur divine, perdent aussi leur majesté, leur grandeur véritable. Je sais qu'en payant mes polices, j'entreprends de me dérober à toutes sortes d'inquiétudes ou de responsabilités. Je paye donc, Monsieur Stone. Je paye et je ne suis pas dupe. Je comprends qu'à nombre de mes contemporains l'assurance,

en même temps, tient lieu de conscience, d'ange gardien, d'honneur, de gratitude, et de bien d'autres choses encore. Alors, ça me fait rire, tout au moins les jours où le rire demeure possible. « L'assurance paiera! » Voilà donc la formule magique en laquelle se résume l'acte de foi, l'acte d'espérance et l'acte de contrition. Rions, Monsieur Stone! C'est une chose assez touchante, ce goût de la sécurité dans une espèce qui, d'autre part, montre un si fort goût du risque. Ah! je voudrais m'assurer contre les piqures d'mouistiques, contre le rhume de cerveau, contre le mal de mer, contre la paresse, contre le spleen, contre le doute, contre le remords, contre le chagrin, contre la jalousie, contre la colère, contre l'amour et l'amitié. Si j'avais l'avantage d'être, comme vous, croyant, je prendrais une assurance sur l'existence de Dieu, une autre sur le ciel. Et quelles encore? Contre moi-même, contre tout et sur tout!

M. Stone ferme un œil, ce qui est sa façon de sourire.

— Il y a, — dit-il, — dans vos moqueries, plusieurs idées intéressantes.

— En ce cas, Monsieur Stone, permettez-moi de vous soumettre encore celle-ci : l'assurance, qui vient de faire les frais de notre entretien, appartient à cette famille d'inventions humaines qui tendent à l'amélioration de la vie individuelle et sociale.

— Parfaitement. Et comme je suis moins exigeant que vous, je tiens cette amélioration pour acquise.

— D'accord, Monsieur Stone. L'amélioration est acquise, mais elle est contrebalancée par certaines conséquences, malheureuses à mon sens, puisqu'elles travaillent à démoraliser l'homme que l'on voulait protéger. Vous n'avez pas été sans observer qu'il en va de même pour toutes sortes d'institutions nées, pourtant, d'une pensée de justice. J'ai vu paraître, dans mon pays, la fameuse loi dite « sur les accidents du travail ». Nulle n'apparaît plus nécessaire, nulle n'est plus satisfaisante pour l'esprit, pour le bon sens même. Elle a rendu, cette loi, de grands services à la cause de l'équité. Qui songerait à le nier? En revanche, elle souffre maintes interprétations et applications que réprouve la plus simple honnêteté. Cette admirable loi, cette loi nécessaire, a dans une certaine mesure et chez certains individus développé le mépris du travail et le goût de la fraude. Avouez que c'est inquiétant. Il en va, il en ira de même pour toutes les autres dispositions qui, de bonne foi, visent à soulager l'homme en améliorant non seulement ce que vous appelez son *standard of living*, mais, de manière plus générale, son statut personnel. Cette grande loi de compensation régit le travail du législateur comme celui du savant. Nous avons éprouvé que presque toutes les découvertes scientifiques sont grosses d'une certaine quantité de bien et d'une notable quantité de mal. En chacune de nos pensées, en chacun de nos ouvrages, il y a ce que j'appellerai, si vous me permettez une image, il y a, dis-je, la part de Dieu et la part du diable.

— Il faut en prendre notre parti, — dit M. Stone en allumant un gros cigare. Regardez, Monsieur Duhamel, ce cigare va me faire sans nul doute un grand plaisir et peut-être un peu de mal. Je crois vous avoir bien compris.

— Oui... Non... Monsieur Stone, cette pensée pourrait au moins nous incliner à n'être pas trop facilement fiers de nos inventions. L'homme aime les choses difficiles...

— Evidemment. Et alors?

— Il devrait s'attacher à l'étude, non point exclusive mais au moins fidèle, de ce que j'appellerai les valeurs non réversibles. Sans cela notre civilisation n'est qu'une duperie.

— Qu'appellez-vous les valeurs non réversibles?

— Un vieux rêve : des idées, des règles, des lois et découvertes qu'il serait à peu près impossible de retourner contre l'homme.

#### MÉDITATION SUR LA CATHÉDRALE DU COMMERCE

C'est attirées par ce même flambeau (d'une monnaie toute puissante) que sont venues, de tous les points du globe, les multitudes misérables dont se compose, aujourd'hui, la chair de l'Amérique vivante. Ces hommes ont tout accepté, dans l'espoir d'une vie meilleure, plus ouverte, plus libre; ils ont accepté l'exil, le long voyage, les engagements rigoureux, les sévérités de l'admission, la misère des commencements. Ils ont dû même accepter le salaire médiocre, s'ils n'étaient pas les ouvriers de l'heure, les maçons dans le boom du bâtiment, les mécanos dans l'élan de l'automobile. Ils ont accepté les exigences de la standardisation, le labeur ingrat, anonyme, la discipline de fer.



Et que leur a donné la nouvelle patrie, en échange de tels sacrifices? Elle leur a donné des besoins nouveaux, des besoins et des désirs. Toute la philosophie de cette dictature industrielle et commerciale aboutit à ce dessein impie : imposer à l'humanité des besoins des appétits.

Ils venaient, le plus souvent, ces immigrés, d'un pays naïf où le fils pouvait, sa vie durant, porter le manteau de son père. L'Amérique leur a donné la chemise qui ne supporte pas deux cylindrages, la chaussette que l'on jette au premier trou, parce qu'elle ne vaut pas une reprise (que d'ailleurs on ne saurait plus faire), le pardessus de confection qui dure tout juste un hiver et demande un remplaçant. Ils venaient, ces pauvres gens, d'un pays où les arbres des vergers portent toutes sortes de fruits, variés à l'infini, riches de saveurs innombrables. L'Amérique leur a fait comprendre qu'il était bien préférable, pour obtenir un bon rendement, de ne cultiver que deux variétés de pomme et qu'une seule « variété » de poire, si le mot de variété souffre un tel contresens.

Est-ce donc en cela que résident le luxe et le confort? Je suis né dans un pays qui, par son sol, ses êtres et ses œuvres, est divers, bigarré, changeant, ingénieux. Da lait, cette nourriture simple, élémentaire, nous savons faire, nous Français, plus de cent espèces de fromage. Tous sont bons, sains, forts, substantiels, amusants. Tous ont leur histoire, tous ont leurs affinités, leur rôle. A ce seul trait, je reconnais et j'admire le génie de ma patrie, à ce seul trait, je comprends qu'elle ait produit tant de grands hommes en toutes carrières.

Le luxe suprême, pour une femme de chez moi, c'est de porter un chapeau qui soit seul de son modèle dans toute la ville de Paris. Le confort suprême, ce n'est pas nécessairement cette courte baignoire américaine que l'on fait intervenir dans toutes les phases du débat, c'est le silence, l'air vierge, la vraie musique, la liberté de l'esprit, l'allégresse des mœurs.

J'appartiens à un peuple de paysans qui cultivent avec amour, depuis des siècles, cinquante prunes différentes et qui trouvent à chacune un goût délicieusement incomparable.

Mais qu'oi! il s'agit bien, ici, de ces délicates richesses! Les êtres qui peuplent aujourd'hui ces fourmilières américaines ne veulent plus de ces viandes creuses. Ils réclament des biens palpables, incontestables, dont l'usage leur est recommandé, mieux encore : prescrit par les divinités nationales. Ils veulent, frénétiquement, des phonographes, des appareils de T. S. F., des magazines illustrés, des cinémas, des ascenseurs, des frigidaires, des autos, des autos, encore des autos. Ils veulent posséder, le plus vite possible, tous ces objets si merveilleusement commodes et dont ils deviendront, aussitôt, par un étrange retour des choses, les esclaves soucieux.

Ils n'ont pas d'argent? Pas encore assez d'argent? Qu'importe! Le principal est de vendre, même à crédit, surtout à crédit. Le commerce américain connaît la manière de reculer sans cesse les limites du marché, de remettre sans cesse au lendemain la menaçante saturation. Et l'Amérique entière s'endette avec ardeur pour permettre à l'Amérique de vendre quelque chose de plus. Beau dévouement!

Ainsi donc, voici l'Europe occidentale, béante d'étonnement, inon d'horreur, entre deux expériences qui se poursuivent l'une en Russie, l'autre en Amérique. Les voyageurs, les économistes, ses philosophes, les sociologues se plaisent à comparer ces deux expériences, à les opposer, afin, grâce au choc des idées, d'obtenir arguments et lumières.

Ces expériences ne sont pas comparables. L'une, la russe, est purement politique et idéologique. Elle est, d'ores et déjà, comprise pour mille raisons intérieures et extérieures. Ses artisans responsables semblent en outre avoir à cœur de la corrompre, de la livrer à l'arbitraire, à l'échec, de lui retirer tout crédit.

L'autre, de toutes parts, déborde les termes de la politique : elle fait jouer la morale, les sciences, les religions, elle ne dit pas seulement « régime », elle dit « civilisation, façon de vivre ». Elle touche à tout, elle intéresse tous les actes de tous les êtres. Pourtant, elle est simple en apparence et ne présente aux peuples que des images élémentaires, puissantes, séduisantes. Elle pourrait exprimer à la rigueur par une dizaine de préceptes, alors que l'expérience russe est en équilibre instable sur d'énormes traités octroinés que personne au monde ne soage sérieusement à lire. L'expérience américaine est triomphante, sûre de l'avenir.

Elle est à peine discutée. Elle tient tout le monde en respect. A cela près qu'elle se poursuit et se complète, ce n'est plus une expérience, mais un trousseau de lois, de règles. Pour certains, une méthode, pour d'autres un évangile.

Répandue partout avec d'infimes variantes, la méthode américaine a maintenant pour champ le monde entier. Elle semble — mais ce n'est qu'un semblant — compatible avec tous les systèmes politiques. Elle s'arrange de tout, se charge de tout, vient à bout de tout. Elle commence à coloniser la Russie soviétique elle-même, à titre, si j'ose dire, purement démonstratif.

Vertu suprême pour les « vérités nouvelles », la méthode américaine enchante les êtres simples et ravit les enfants. Tous les enfants que je connais raisonnent en Américains dès qu'il s'agit de l'argent, du plaisir, de la gloire, de la puissance et du travail.

L'Amérique peut tomber, la civilisation américaine ne périra pas : elle est déjà maîtresse du monde.

Serons-nous conquis, nous autres, gens des terres moyennes?

Les plus étranges américaneries, je les ai vues en Allemagne, dans ce pays dont les jeunes hommes, au retour de leur premier voyage transatlantique, trouvent que New-York n'est pas mal, mais plus assez américain.

Derrière ses architectes, j'ai visité la nouvelle ville de Francfort, la cité des blocks, pareils, en leur monotonie, à des falaises de craie blanches, habitées par des bestioles disciplinées.

Il y a, sur notre continent, en France comme partout, de larges places que l'esprit de la vieille Europe a dès maintenant désertées. Le génie américain colonise, petit à petit, telle province, telle cité, telle maison, telle âme.

Il y a, sur notre continent, en France, comme partout, de larges places que l'esprit de la vieille Europe a dès maintenant désertées. Le génie américain colonise, petit à petit, telle province, telle cité, telle maison, telle âme.

Comment l'univers ne serait-il pas ébloui? Regardez, gens d'Europe, regardez le nouvel empire! Deux siècles de succès. Une ascension constante. Peu de guerres, et toujours heureusement conclues. Mains problèmes tenus en respect. L'orgueil d'être un peuple nombreux, riche, redouté, admiré, cet orgueil qui commence à tourmenter le plus humble des passants perdus dans la fourmilière, cet orgueil qui peut, demain, livrer cent millions d'âmes aux entreprises de maîtres enivrés.

\* \* \*

Le ciel s'est déchiré du côté de Jersey-city. Un fulgurant trait de soleil montre Manhattan et se promène, comme un index, sur ces édifices étranges qui semblent des jouets curieux, compliqués, déconcertants. Il fait étinceler les vitres de cent mille bureaux où sont affichés des graphiques vertigineux qui représentent des combats, autrement dit des victoires, et qui, tous, montent, montent, d'un seul élan, d'une seule haleine.

Le vent fraîchit le building, sous mes pieds, frémit dans toute sa hauteur, diapason d'acier, de brique et de béton. Les cheminées, dissimulées dans les ornements de la flèche, exhalent, tel un mortel encens, les gaz empoisonnés que distille, à huit cents pieds d'ici, la machinerie du sous-sol.

Ah! que je reste encore un peu, que je savoure encore un peu cette amertume ineffable de n'avoir pu aimer ce que je vois.

Que manque-t-il donc à ce peuple, pour être vraiment un grand peuple, porteur d'un grand message, digne d'un grand crédit, de respect, d'admiration? Que manque-t-il à cette gloire?

De grands malheurs, sans doute, de grandes épreuves. De ces aventures terribles qui mûrissent une nation, la reploient sur elle-même, lui font chérir ses trésors véritables, prodiguer ses plus beaux fruits, découvrir son vrai chemin.

\* \* \*

Si je pensais que cette civilisation fût le prolongement de celle qui, depuis trente ou quarante siècles, a, malgré bien des erreurs, enrichi, orné, ennobli le patrimoine de l'espèce, de quel cœur ne chanterais-je pas ses louanges? Mais, où d'autres voient un prolongement, je sens une déviation, je distingue une rupture.

Si je pensais que l'Europe épuisée par ses malheurs et ses crimes eût, de l'autre côté des mers, une postérité fervente, consacrée à la vieille cause que tant de grands hommes ont servie... Mais qu'oi! Après plus de deux siècles, on peut encore compter sur les



doigts de la main les représentants de cette société nouvelle auxquels nous voudrions offrir une place dans notre cœur et dans notre Panthéon!

Et même si je pensais que notre civilisation européenne fût au terme de ses desseins, qu'elle eût épuisé ses ambitions et par là la somme de ses œuvres... Mais, cela, je ne le pense pas.

### Impression...

*M. René Puaux vient de se voir attribuer le prix de la Fondation Strassburger (1.000 dollars) « destiné à récompenser le ou les meilleurs articles parus au cours de l'année dans la presse française, et susceptibles de servir au mieux les intérêts de l'amitié franco-américaine », pour une série d'articles sur l'Amérique publiés dans le Temps. Voici la conclusion de son dernier article :*

Les Américains n'ont pas perdu le goût du prêche et la foi en son efficacité. Leur idéalisme est débordant. Les fameux *Yankees* que la tradition nous présente un cigare de deux dollars au coin des dents, entourés de téléphones, de dactylographes, de sténographes, achetant des Gainsborough, des Romney et la Bible de Gutenberg, prêts à déménager les tours de Notre-Dame si elles étaient à vendre, esclavagistes d'un nouveau genre sous couvert de général bien-être, matérialistes féroces et négateurs de tout ce qui n'est pas action et profits, existent peut-être, mais ils ne sont qu'une exception dans l'immense peuple américain, candide et généreux, et qu'un peu de modestie et beaucoup plus de fantaisie rendraient délicieux.

C'est une nation en formation, au second stade d'une évolution qui lui a fourni de larges moyens d'existence, mais ne lui en a pas encore appris le rationnel emploi.

Les Américains me font penser à des gens qui, venant de toucher un héritage, dévalisent, tentés à chaque rayon, un grand magasin et s'encombrent d'un tas d'ustensiles, utiles par eux-mêmes, mais dont ils n'ont pas l'emploi. On a l'impression du désordre dans la richesse.

Et si l'on me permettrait de résumer, par un dernier apologue, toutes ces notes prises au jour le jour, avec parfois d'apparentes contradictions, — mais la vie n'en est-elle pas pleine? — je dirais ceci :

Il y avait une fois des fiancés que le ciel avait comblés de biens. Le jeune homme apportait à la communauté un héritage ancestral et la jeune fille avait un trousseau que la rapide et récente fortune paternelle avait fait remarquable. D'abondantes et riches relations avaient envoyé des cuillers à café, des pinces à sucre, des couverts à poisson, des ramasse-miettes en argent, des coiffeuses, des brosses en toutes matières précieuses, des nécessaires de voyage et tout ce que la maroquinerie de luxe peut inventer. Les familles, soucieuses du bonheur domestique de ces deux enfants, avaient dépêché dans l'appartement, acheté sur plan dans un immeuble princier, tous les corps de métier, tous les robinettiers, électriciens, fumistes et tapisseries que l'on avait pu trouver.

Et au retour de leur voyage de noces, quand ils pénétrèrent dans ce qui devait être leur *home* et qu'ils virent les tables surchargées d'écrans, les paquets et les caisses dans le corridor, les portraits d'ancêtres, et les toiles modernistes alignées au pied des murs, qu'ils s'embrouillèrent dans le manèment du chauffe-bain perfectionné, le jeune époux dit tendrement à sa femme :

« Ecoute, ma chérie, en attendant, si nous allions coucher à l'hôtel? »

## SIAM

Quand on regarde ce petit pays sur la carte, on ne se rend guère compte de sa dimension, étouffé qu'il est par d'immenses empires voisins. Et pourtant, de sa frontière malaise à sa frontière du nord, il y a 1.700 kilomètres. Si dans la péninsule la largeur est très réduite, dans la partie centrale celle-ci est grande, car le Siam forme une énorme poche dans l'Indo-Chine française qu'on appelle l'Est siamois. Une aussi longue étendue, même dans ces régions, donne lieu à des gradations de climat. La région du nord, où il y a quelque altitude, est déjà sensiblement différente des zones tropicales.

La carte renseigne également que ces terres siamoises sont occupées par la forêt. Toutefois le long des cours d'eau et dans la partie centrale du fleuve sacré, la Ménam, le pays a été dénudé, des

rizières ont été installées, depuis des siècles, à la suite sans doute de l'exemple chinois, et le pays est maintenant une vaste rizière, encore susceptible d'accroissement, et une plus vaste forêt.

Sa population, que l'on pourrait croire homogène, étant donnés les avatars peu connus de son histoire et l'existence d'un art siamois, si elle se compose d'un noyau thaï qui représente l'élément typiquement siamois, contient une série de races diverses, dont la nomenclature, qui comporterait de nombreuses divisions serait un laborieux travail. Il s'est produit, il est vrai, des mélanges, mais ils sont peu apparents dans les zones éloignées et les régions frontalières. Un fait domine le facteur de la population : une immigration chinoise qui a donné naissance à de nombreux métis, lesquels sont parvenus autrefois jusqu'au trône royal et qui, aujourd'hui, constituent un élément occupant la plupart des postes importants du gouvernement siamois. L'immigration chinoise moderne, venant exclusivement de Canton, Hainan et Swatow, peuple actuellement Bangkok de 300.000 personnes, soit plus de la moitié de sa population, et détient tout le petit et le moyen commerce.

Ces Chinois n'ont cependant pas encore submergé la civilisation siamoise. Celle-ci subsiste, bien qu'en déclin, n'ayant pas les concours de la partie chinoise de la population pour s'alimenter et devant affronter la compétition redoutable des formes de la civilisation européenne introduite par les Siamois eux-mêmes. Art de la peinture, architecture très particulière et qui produit des effets de couleurs et de lignes très distingués, écriture, littérature sommaire, musique, variétés incomparables des soies et des cotonnades : l'activité propre des Siamois ne semble avoir donné quelque chose que dans le domaine de l'art. Il faut à cet égard souhaiter que l'art siamois retrouve ses fervents et bénéficie d'appuis matériels, encore que sa faiblesse, commune à tous les arts d'Extrême-Orient soit l'immobilité et, partant, la répétition.

Il en est ainsi parce que le Siam est un pays déjà ancien. On peut lui attribuer plusieurs siècles, rappeler la civilisation khmer se souvenir du royaume d'Ayudhia, du nom de cette ancienne capitale. Les guerres avec les Birmans eurent pour effet de réduire les frontières du pays, et de faire surgir en 1782, du sein d'une période de guerres, la dynastie actuelle des Chakri en la personne du général Phya Chakri. Le Siam s'agrandit peu après d'une partie de la région nord, et s'il payait plus ou moins tribut à la Chine, il était lui-même suzerain de certains Etats malais et du Cambodge, tandis que ses frontières s'étendaient plus ou moins vaguement au delà du Mékong jusqu'aux confins de l'Annam. L'apparition des Européens en Extrême-Orient a réduit l'étendue de cette souveraineté inconsistante; bien plus, elle mit en question l'existence du Siam composé de beaucoup de morceaux et c'est la rivalité des Puissances comme aussi leur lassitude qui sauva le Royaume. Vers 1910, il prenait ses frontières actuelles.

La seule institution du Siam est le Roi. Il est le souverain maître et malgré les apparences d'existence d'un Gouvernement, il n'est retenu que par les obligations des traités et le souci de la réputation du pays contre les écarts possibles d'un absolutisme qui n'a encore rien à redouter de mouvement jeune siamois. Le Roi vit dans l'aste, un faste très altier en comparaison de la simplicité de la vie de son peuple. Autour de lui gravitent les seuls personnages du pays qui sont les membres de la famille royale. Tous, et leur chef, ont en général souci de la bonne administration, un certain sentiment de l'intérêt général, un désir de se conformer aux progrès d'Europe, et ils ont la pratique d'une honnêteté qu'on retrouve rarement dans les administrations des autres pays asiatiques. La vie du Roi se passe encore à remplir des rites et à voir des fêtes. Car il est le chef de la religion et le pays est intimement bouddhiste. En peuvent témoigner les efforts des missions chrétiennes qui ont pratiquement échoué et l'existence de cette sorte de conscription annuelle en vertu de laquelle tous les jeunes gens doivent passer quelques mois dans les temples.

L'indépendance siamoise est aujourd'hui solidement assise. La Société des Nations, le respect que le petit royaume a su imposer, les idées dominantes dans le monde, peut-être le concours qu'il trouverait, s'il était attaqué, auprès de certains pays d'Asie, donnent la conviction que son indépendance n'est pas menacée par l'extérieur. Le Siam offrirait d'ailleurs forte partie à qui lui ferait la guerre. Le Siamois, resté dans le fond assez bon guerrier et placé dans une armée bien exercée et quelque peu outillée pourrait se retrancher dans ses forêts et en sortir pour faire de sauvages incursions. Le respect qu'il avait des blancs à cause de leur force s'en est d'ailleurs beaucoup allé. Ce respect n'était pas



d'ordre scientifique, comme il l'est en Chine, ni d'ordre intellectuel, car le Siamois constitue peut-être le peuple du monde qui a le moins notion que l'intelligence, que le savoir, qu'une culture aux éléments complexes existent, et cela au point qu'il laisse exercer les fonctions relevant de cet ordre — comme si c'étaient des fonctions vassales — par des experts ou fonctionnaires étrangers qu'il rémunère bien mais auxquels il ne voue aucune gratitude ni aucune considération. Cette conduite que caractérise le mesquin témoignage de reconnaissance concédé, après maints efforts belges, à M. Rolin-Jacquemyns, qui fut presque le sauveur — et dont le buste accolé au buste d'un vague ministre siamois, est placé dans un hall, aujourd'hui salle des cours, de l'Ecole de droit — cette conduite, dis-je, résulte tout autant du nationalisme du siamois que de son inintellectualisme complet.

Telle est l'inimitié pour l'étranger, pour le « farang », telles sont les difficultés que les nations blanches traversent présentement en Extrême-Orient, que le Siam a commencé une politique de rayonnement sur les pays environnants, dont certains sont bouddhistes, qui sont tous colonisés, et vis-à-vis desquels il se présente discrètement comme l'indépendance asiatique, comme une culture, comme un défenseur de la foi. Le jour où soit l'Angleterre, soit la France, soit la Hollande devraient quitter cette partie du monde, il y aurait dans la texture multiple des pays de la péninsule malaise, de la Birmanie, de l'Indochine, des craquements curieux. — et une Chine forte pourrait produire des bouleversements de tous ces côtés — dont le Siam, on peut du moins le supposer, entendrait tirer un profit soit territorial, soit moral.

Mais pendant que sa dynastie, très altière comme il convient à un petit royaume oriental, caresse peut-être ces rêves, l'enfantin colosse que voudrait être sans doute le Siam, voit fondre un peu ses pieds d'argile. L'élément chinois le menace par le nombre, mais point encore politiquement. Dans l'est siamois, un nouvel élément apparaît qui est l'envahissement annamite. Si ces poussées se poursuivent, si la natalité siamoise reste stationnaire, dans quelques décades le Siam aura disparu ou aura une autre forme de Gouvernement. Aussi le danger est-il interne et pas externe.

Mais voici que c'est l'histoire de demain, dont ces lignes essaient de tracer la direction! Leur excuse n'est-elle pas que, partout, la politique de demain est le fleuve constitué par les ruisseaux d'aujourd'hui? Pour le moment, tout est calme. Le pays n'a pas de questions extérieures. Le Roi règne. Il n'y a pas d'opposition, de mouvement séditieux ou révolutionnaire suspect. Le Roi a pour lui le loyalisme, on pourrait presque dire le servage, notamment celui inébranlable des provinces, le prestige religieux, l'armée. Le pays n'a pas de vie politique, il est heureux.

Le Siam n'a même pas de souci économique. Son riz le nourrit et lui donne une balance commerciale favorable. La forêt l'abrite et accroît cette balance. Il a ce privilège de posséder encore des terres vierges, d'énormes possibilités de découvertes minières.

Mais le Siamois — les dix millions de Siamois — préfèrent le bonheur calme à la fièvre, même récompensée, de l'activité. Inconsistant, inconstant, léger d'ailleurs, peu instruit, le Siamois coule des jours tranquilles dans la simplicité des besoins, dans la facilité de mœurs que lui vaut notamment la polygamie, dans la paix politique et la paix religieuse, dans l'absence de désirs due à l'absence de connaissance. Il s'estime heureux et fait fi de notre esclavage d'activité, de nos problèmes formidables et complexes, de nos préjugés, de nos terreurs religieuses, de nos luttes politiques.

## L'ERMITAGE

### Home pour fillettes

Cures d'air marin.

Site superbe; mer et campagne. - Confort moderne.

Vie familiale. - Leçons facultatives.

OUVERT TOUTE L'ANNÉE

### Oostduinkerke-Plage

Téléph. Coxyde 55

Les plus Belles Récoltes  
- s'obtiennent par le -

## Sulfate d'Ammoniaque

le meilleur Engrais Azoté.



Sulfate d'Ammoniaque  
Ordinaire



Sulfate d'Ammoniaque  
Riche-Neutre

### Le Comptoir Belge des Engrais Azotés

8, RUE DE SUISSE, A BRUXELLES

groupe les principaux producteurs de sulfate d'ammoniaque de Belgique, dont il vend la production pour la consommation intérieure ou l'exportation.

## VOYAGES HANCIAU

Voyages Particuliers - Voyages de Noce - Excursions collectives

PROGRAMMES GRATUITS ENVOYÉS SUR DEMANDE

OBERAMMERGAU : Jeux de la Passion 1930

enseignements gratuits

TOUS SERVICES DE VOYAGES



FERS - METAUX - TOLES



37, RUE DE LA CASERNE, BRUXELLES-MIDI





Pour le Centenaire de notre Indépendance

## Histoire de la Belgique Contemporaine

Vient de paraître chez **A. Dewit, 53, rue Royale, à Bruxelles**, le tome II de l'*Histoire de la Belgique contemporaine*.

**TOME I (406 pages, deux cartes hors texte).**

*Formation du Royaume de Belgique*, par le vicomte Ch. TERLINDEN, professeur à l'Université de Louvain.

*La Belgique et les Puissances européennes*, par A. DE RIDDER, directeur général au ministère des Affaires étrangères.

*Histoire économique de la Belgique*, par F. BAUDHUIJN, professeur à l'Université de Louvain.

*Nos Institutions représentatives*, par G. EECKHOUT, professeur à l'Université de Gand.

**TOME II (600 pages, dix croquis).**

*Histoire politique interne, formation et évolution des partis*, par Ch. TERLINDEN, professeur à l'Université de Louvain.

*Histoire sociale, les faits, les idées, la législation*, par M. DEFOURNY, professeur à l'Université de Louvain.

*Les institutions militaires belges*, par le major b. e. m. baron VERHAEGEN.

*Histoire de l'église catholique en Belgique*, par le P. E. DE MOREAU, professeur d'histoire au Collège théologique de Louvain.

Le **TOME III**, à paraître prochainement exposera l'histoire de l'enseignement; le mouvement scientifique, littéraire, artistique, philosophique et historique; la création de notre empire colonial ainsi que l'œuvre de nos rois. Un aperçu sur les grands problèmes de l'heure présente sera la conclusion de cette œuvre destinée à faire connaître notre vie nationale de 1830 à 1930.

**GIGARES**  
et  
**CIGARILLOS**  
**FINS**

—  
**PRIM MODÉRÉS**

—  
Les essayer  
c'est les adopter  
Remises  
par grandes quantités  
5%.

MANUFACTURE DE CIGARES FINS  
JULES DE CLERQ-BOTTON



SERVICE COMMERCIAL  
35, Place de la Station 37  
**GRAMMONT**  
Telephone 139  
Compte Cheques Postaux 64257  
Compte Banque D'ordre 532  
Registre-Commerce-Auxil 170

## CAPSULERIES et LAMINOIRS de CHAUFFONTAINE

SOCIÉTÉ ANONYME

TÉLÉPH. : TROOZ 25

COMPTE CHEQUES POSTAUX 28219 Adresse télégraphique :  
CODE A. B. C. 5° EDIT. CAPSULERIES CHAUFFONTAINE BELGIQUE

BANQUE GÉNÉRALE DE LIÈGE ET DE HUY A LIÈGE

**OAPSULES EN ÉTAJN** pour surbouchage des bouteilles,  
flacons, etc.;

**Tubes en étain, plomb étamé, plomb pour produits pharmaceutiques, pommades, colle, dissolution, etc.**

**Plomb et étain laminés en feuilles minces pour emballage, thé, chocolat, fromage, etc.**

500

# CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

**Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11**

Capital et Réserves : 405,000,000

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE - - Dépôts de Titres et de Valeurs - -  
Comptes de Chèques et de Quinzaine | Lettres de Crédit - - Prêts sur Titres  
(taux variable) | Coffres-Forts

**Bureaux de Quartier :**

Rue du Midi, 8, Bruxelles  
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;  
Parvis St-Gilles, St-Gilles;  
Square Sainctelette, 17, Bruxelles;

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek;  
Place Liedts, 18, Schaerbeek;  
Rue du Bailly, 79, Ixelles.